Agosto-Settembre-Ottobre 1909 N. 7-8-9

RASSEGNA INTERNAZIONALE DIRETTA DA F.T. MARINETTI

Anno V.

MILANO REDAZIONE VIA SENATO 2

ALBERTO MARTINI 1905

IL FUTURISMO

Fondation et Manifeste du FUTURISME

Nous avions veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupoles de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avions discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs!

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautants, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Po débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis! Partons! Enfin la Mytologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous!... Partons! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre!... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le volant — couperet de guillotine — qui menaçait mon estomac.

Le grand balai de la folie nous arracha à nous mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Çà et là des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves!...

Et nous chassions, tels de jeunes lions, la Mort au pelage noir tacheté de croix pâles, qui filait devant nous dans le vaste ciel mauve, palpable et vivant.

Et pourtant nous n'avions pas de Maîtresse idéale dressant sa taille jusqu'aux nuages, ni de Reine cruelle à qui offrir nos cadavres tordus en bagues byzantines!... Rien pour mourir si ce n'est le désir de nous débarrasser enfin de notre trop pesant courage!

Nous allions écrasant sur le seuil des maisons les chiens de garde, qui s'aplatissaient arrondis sous nos pneus brûlants, comme un faux-col sous un fer à repasser.

La Mort amadouée me dévançait à chaque virage pour m'offrir gentiment la patte, et tour à tour se couchait au ras de terre avec un bruit de mâchoires stridentes en me coulant des regards veloutés du fond des flaques.

— Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent!... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde!

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondoiement stupide discutait sur mon terrain.... Quel ennui! Pouah!... Je coupai court, et par dégoût, je me flanquai — vlan! — cul par-dessus tête, dans un fossé....

Oh! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse! Fossé d'usine! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante qui me rappelle la sainte mamelle noire de ma nourrice soudanaise!

Comme je dressai mon corps, fangeuse et malodorante vadrouille, je sentis le fer rouge de la joie me percer délicieusement le cœur.

Une foule de pêcheurs à la ligne et de naturalistes podagreux s'était ameutée d'épouvante autour du prodige. D'une âme patiente et tâtillonne, ils élevèrent très haut d'énormes éperviers de fer, pour pêcher mon automobile, pareille à un grand requin embourbé. Elle émergea lentement en abandonnant dans le fossé, telles des écailles, sa lourde carrosserie de bon sens et son capitonnage de confort.

On le croyait mort, mon bon requin, mais je le réveillai d'une seule caresse sur son dos tout-puissant, et le voilà ressuscité, courant à toute vitesse sur ses nageoires.

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes *vivants* de la terre:

Manifeste du Futurisme

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fièvreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace*.
5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la Terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.
6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.

7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'oeuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.

8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'Absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le grand marché des brocanteurs. Nous voulons la débarrasser des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières!... Identiques vraiment dans leur sinistre coudoiement de corps qui ne se connaissent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres haïs ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an.... Nous pouvons bien l'admettre!... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons!... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas!... Voulez-vous donc vous empoisonner? Voulez-vous donc pourrir?

Que peut-on bien trouver dans un vieux tableau si ce n'est la contorsion pénible de l'artiste s'efforçant de briser les barrières infranchissables à son désir d'exprimer entièrement son rêve?

Admirer un vieux tableau c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés?

En vérité la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces régistres d'élans brisés!..) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour de jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un

baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit.. Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes!*

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici! Les voici!... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées!... Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses! A vous les pioches et les marteaux!.. sapez les fondements des villes vénérables!

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans; nous avons donc au moins dix ans pour accom plir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles!.. Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants, déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos aéroplanes trépidants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et tous exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine In ustice éclatera radieusement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine!...

Regardez-nous! Nous ne sommes pas essoufflés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse!... Ça vous étonne? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu! — Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

Vos objections? Assez! Assez! Je les connais! C'est entendu! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. — Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. — Peut-être! Soit!... Qu'importe?... Mais nous ne voulons pas entendre! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes! Levez plutôt la tête!

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

F. T. Marinetti.

Fondazione e Manifesto
del
FUTURISMO

Avevamo vegliato tutta la notte - i miei amici ed io - sotto lampade di moschea dalle cupole di ottone traforato, stellate come le nostre anime, perchè come queste irradiate dal chiuso fulgòre di un cuore elettrico. Avevamo lungamente calpestata su opulenti tappeti orientali la nostra atavica accidia, discutendo davanti ai confini estremi della logica ed annerendo molta carta di frenetiche scritture.

Un immenso orgoglio gonfiava i nostri petti, poichè ci sentivamo soli, in quell'ora, ad esser desti e ritti, come fari superbi o come sentinelle avanzate, di fronte all'esercito delle stelle nemiche, occhieggianti dai loro celesti accampamenti. Soli coi fuochisti che s'agitano davanti ai forni infernali delle grandi navi, soli coi neri fantasmi che frugano nelle pance arroventate delle locomotive lanciate a pazza corsa, soli cogli ubbriachi annaspanti, con un incerto batter d'ali, lungo i muri della città.

Sussultammo ad un tratto, all'udire il romore formidabile degli enormi tramvai a due piani, che passano sobbalzando, risplendenti di luci multicolori, come i villaggi in festa che il Po straripato squassa e sradica d'improvviso, per trascinarli fino al mare, sulle cascate e attraverso i gorghi di un diluvio.

Poi, il silenzio divenne più cupo. Ma, mentre ascoltavamo l'estenuato borbottìo di preghiere del vecchio canale e lo scricchiolar dell'ossa dei palazzi moribondi sulle loro barbe di umida verdura, noi udimmo subitamente ruggire, sotto le finestre, gli automobili famelici.

— Andiamo diss'io; andiamo, amici! Partiamo! Finalmente, la mitologia e l'ideale mistico sono superati. Noi stiamo per assistere alla nascita del Centauro e presto vedremo volare i primi Angeli!.... Bisognerà scuotere le porte della vita, per provarne i cardini e i chiavistelli!... Partiamo! Ecco, sulla terra, la primissima aurora! Non v'è cosa che agguagli lo splendore della rossa spada del sole, che schermeggia per la prima volta nelle nostre tenebre millenarie!....

Ci avvicinammo alle tre belve sbuffanti, per palparne amorosamente i torridi petti. Io mi stesi sulla mia macchina come un cadavere nella bara, ma subito risuscitai sotto il volante, lama di ghigliottina che minacciava il mio stomaco.

La furente scopa della pazzia ci strappò a noi stessi e ci cacciò attraverso le vie, scoscese e profonde come letti di torrenti. Qua e là, una lampada malata, dietro i vetri d'una finestra, c'insegnava a disprezzare la fallace matematica dei nostri occhi perituri.

Io gridai: — Il fiuto, il fiuto solo, basta alle belve!...

E noi, come giovani leoni, inseguivamo la Morte, dal pelame nero maculato di pallide croci, che correva via pel vasto cielo violaceo, vivo e palpitante.

Eppure, non avevamo un'Amante ideale che ergesse fino alle nuvole la sua sublime figura, nè una Regina crudele a cui offrire le nostre salme, contorte a guisa di anelli bizantini! Nulla, per voler morire, se non il desiderio di liberarci finalmente dal nostro coraggio troppo pesante!

E noi correvamo, schiacciando su le soglie delle case i cani da guardia, che si arrotondavano, sotto i nostri pneumatici scottanti, come solini sotto il ferro da stirare. La Morte, addomesticata, mi sorpassava ad ogni svolto, per porgermi la zampa con grazia, e a quando a quando si stendeva a terra, con un rumore di mascelle stridenti, mandandomi, da ogni pozzanghera, sguardi vellutati e carezzevoli.

— Usciamo dalla saggezza come da un orribile guscio, e gettiamoci, come frutti pimentati d'orgoglio, entro la bocca immensa e tôrta del vento!... Diamoci in pasto all'Ignoto, non già per disperazione, ma soltanto per colmare i profondi pozzi dell'Assurdo!

Avevo appena pronunciate queste parole, quando girai bruscamente su mè stesso, con la stessa ebrietà folle dei cani che voglion mordersi la coda, ed ecco ad un tratto venirmi incontro due ciclisti, che mi diedero torto, titubando davanti a me come due ragionamenti, entrambi persuasivi e nondimeno contraddittorii. Il loro stupido dilemma discuteva sul mio terreno.... Che noia! Auff!... Tagliai corto, e, pel disgusto, mi scaraventai colle ruote all'aria in un fossato....

Oh! materno fossato, quasi pieno di un'acqua fangosa! Bel fossato d'officina! Io gustai avidamente la tua melma fortificante, che mi ricordò la santa mammella nera della mia nutrice sudanese... Quando mi sollevai — cencio sozzo e puzzolente — di sotto la macchina capovolta, io mi sentii attraversare il cuore, deliziosamente, dal ferro arroventato della gioia!

Una folla di pescatori armati di lenza e di naturalisti podagrosi tumultuava già intorno al prodigio. Con cura paziente e meticolosa quella gente dispose alte armature ed enormi reti di ferro, per pescare il mio automobile, simile ad un grande pescecane arenato. La macchina emerse lentamente dal fosso, abbandonando nel fondo, come squame, la sua pesante carrozzeria di buon senso e le sue morbide imbottiture di comodità.

Credevano che fosse morto, il mio bel pescecane, ma una mia carezza bastò a rianimarlo, ed eccolo risuscitato, eccolo in corsa, di nuovo, sulle sue pinne possenti!

Allora, col volto coperto della buona melma delle officine — impasto di scorie metalliche, di sudori inutili, di fuliggini celesti — noi, contusi e fasciate le braccia, ma impavidi, dettammo le nostre prime volontà a tutti gli uomini *vivi* della terra:

Manifesto del Futurismo

1. Noi vogliamo cantare l'amor del pericolo, l'abitudine all'energia ed alla temerità.

2. Il coraggio, l'audacia, la ribellione, saranno elementi essenziali della nostra poesia.

3. La letteratura esaltò, fino ad oggi, l'immobilità pensosa, l'estasi e il sonno. Noi vogliamo esaltare il movimento aggressivo, l'insonnia febbrile, il passo di corsa, il salto mortale, lo schiaffo ed il pugno.

4. Noi affermiamo che la magnificenza del mondo si è arricchita di una bellezza nuova: la bellezza della velocità. Un automobile da corsa, col suo cofano adorno di grossi tubi simili a serpenti dall'alito esplosivo... un automobile ruggente, che sembra correre sulla mitraglia, è più bello della *Vittoria di Samotracia*.

5. Noi vogliamo inneggiare all'uomo che tiene il volante, la cui asta ideale attraversa la Terra, lanciata a corsa, essa pure, sul circuito della sua orbita.

6. Bisogna che il poeta si prodighi, con ardore, sfarzo e munificenza, per aumentare l'entusiastico fervore degli elementi primordiali.

7. Non v'è più bellezza, se non nella lotta. Nessuna opera che non abbia un carattere aggressivo può essere un capolavoro. La poesia deve essere concepita come un violento assalto contro le forze ignote, per ridurle a prostrarsi davanti all'uomo.

8. Noi siamo sul promontorio estremo dei secoli!... Perchè dovremmo guardarci alle spalle, se vogliamo sfondare le misteriose porte dell'Impossibile? Il Tempo e lo Spazio morirono ieri. Noi viviamo già nell'Assoluto, poichè abbiamo già creata l'eterna velocità onnipresente.

9. Noi vogliamo glorificare la guerra — sola igiene del mondo — il militarismo, il patriottismo, il gesto distruttore dei libertarii, le belle Idee per cui si muore e il disprezzo della donna.

10. Noi vogliamo distruggere i musei, le biblioteche, le accademie d'ogni specie, e combattere contro il moralismo, il femminismo e contro ogni viltà opportunistica o utilitaria.

11. Noi canteremo le grandi folle agitate dal lavoro, dal piacere o dalla sommossa; canteremo le maree multicolori e polifoniche delle rivoluzioni nelle capitali moderne; canteremo il vibrante fervore notturno degli arsenali e dei cantieri incendiati da violente lune elettriche; le stazioni ingorde, divoratrici di serpi che fumano; le officine appese alle nuvole pei contorti fili dei loro fumi; i ponti simili a ginnasti giganti che scavalcano i fiumi, balenanti al sole con un luccichio di coltelli; i piroscafi avventurosi che fiutano l'orizzonte; le locomotive dall'ampio petto, che scalpitano sulle rotaie, come enormi cavalli d'acciaio imbrigliati di tubi, e il volo scivolante degli aeroplani, la cui elica garrisce al vento come una bandiera e sembra applaudire come una folla entusiasta.

E' dall'Italia, che noi lanciamo pel mondo questo nostro manifesto di violenza travolgente e incendiaria, col quale fondiamo oggi il « *Futurismo* », perchè vogliamo liberare questo paese dalla sua fetida cancrena di professori, d'archeologhi, di ciceroni e d'antiquarii.

Già per troppo tempo l'Italia è stata un mercato di rigattieri. Noi vogliamo liberarla dagl'innumerevoli musei, che la coprono tutta di cimiteri innumerevoli.

Musei: cimiteri!... Identici, veramente, per la sinistra promiscuità di tanti corpi che non si conoscono. Musei: dormitorii pubblici in cui si riposa per sempre accanto ad esseri odiati o ignoti! Musei: assurdi macelli di pittori e scultori che vanno trucidandosi ferocemente a colpi di colori e di linee, lungo pareti contese!

Che vi si vada in pellegrinaggio, una volta all'anno, come si va al camposanto nel Giorno dei morti... ve lo concedo. Che una volta all'anno sia deposto un omaggio di fiori davanti alla *Gioconda*, ve lo concedo... Ma non ammetto che si conducano quotidianamente a passeggio per i musei le nostre tristezze, il nostro fragile coraggio, la nostra morbosa inquietudine. Perchè volersi avvelenare? Perchè volere imputridire?

E che mai si può vedere, in un vecchio quadro, se non la faticosa contorsione dell'artista, che si sforzò di infrangere le insuperabili barriere opposte al suo desiderio di esprimere interamente il suo sogno?... Ammirare un quadro antico equivale a versare la nostra sensibilità in un'urna funeraria, invece di proiettarla lontano, in violenti getti di creazione e di azione.

Volete dunque sprecare tutte le vostre forze migliori, in questa eterna ed inutile ammirazione del passato, da cui uscite fatalmente esausti, diminuiti e calpesti?

In verità io vi dichiaro che la frequentazione quotidiana dei musei, delle biblioteche e delle accademie (cimiteri di sforzi vani, calvarii di sogni crocifissi, registri di slanci troncati!...) è per gli artisti altrettanto dannosa che la tutela prolungata dei parenti per certi giovani ebbri del loro ingegno e della loro volontà ambiziosa. Per i moribondi, per gl'infermi, pei prigionieri, sia pure: —

l'ammirabile passato è forse un balsamo ai loro mali, poichè per essi l'avvenire è sbarrato... Ma noi, non vogliamo più saperne, del passato, noi, giovani e forti *futuristi!*

E vengano dunque, gli allegri incendiarii dalle dita carbonizzate!... Eccoli! Eccoli!... Suvvia! date fuoco agli scaffali delle biblioteche!... Sviate il corso dei canali, per inondare i musei!... Oh, la gioia di veder galleggiare alla deriva, lacere e stinte su quelle acque, le vecchie tele gloriose!... Impugnate i picconi, le scuri, i martelli, e demolite, demolite senza pietà le città venerate!

I più anziani fra noi non hanno ancora trent'anni; ci rimane dunque almeno un decennio, per compier l'opera nostra. Quando avremo quarant'anni, altri uomini più giovani e più validi di noi, ci gettino pure nel cestino, come manoscritti inutili. — Noi lo desideriamo!

Verranno contro di noi, i nostri successori; verranno di lontano, da ogni parte, danzando su la cadenza alata dei loro primi canti, protendendo dita adunche di predatori, e fiutando caninamente, alle porte delle accademie, il buon odore delle nostre menti in putrefazione, già promesse alle catacombe delle biblioteche.

Ma noi non saremo là... Essi ci troveranno alfine — una notte d'inverno — in aperta campagna, sotto una triste tettoia tamburellata da una pioggia monotona, e ci vedranno accoccolati, accanto ai nostri aeroplani trepidanti e nell'atto di scaldarci le mani al fuocherello meschino che daranno i nostri libri d'oggi, fiammeggiando sotto il volo delle nostre immagini.

Essi tumultueranno intorno a noi, ansando per angoscia e per dispetto, e tutti, esasperati dal nostro superbo, instancabile ardire, si avventeranno per ucciderci, spinti da un odio tanto più implacabile inquantochè i loro cuori saranno ebbri di amore e di ammirazione per noi.

La forte e sana Ingiustizia scoppierà radiosa nei loro occhi. — L'arte, infatti, non può essere che violenza, crudeltà ed ingiustizia!

I più anziani fra noi non hanno ancora trent'anni; eppure, noi abbiamo già sperperati tesori, mille tesori di forza, di amore, d'audacia, d'astuzia e di rude volontà; li abbiam gettati via impazientemente, in furia, senza contare, senza mai esitare, senza riposarci mai, a perdifiato... Guardateci! Non siamo ancora spossati! I nostri cuori non sentono alcuna stanchezza, poichè sono nutriti di fuoco, di odio e di velocità!... Ve ne stupite?... È logico, poichè voi non vi ricordate nemmeno di aver vissuto! — Ritti sulla cima del mondo, noi scagliamo, una volta ancora, la nostra sfida alle stelle!

Ci opponete delle obiezioni?... Basta! Basta! Le conosciamo... Abbiamo capito!... La nostra bella e mendace intelligenza ci afferma che noi siamo il riassunto e il prolungamento degli avi nostri. — Forse!... Sia pure!... Ma che importa? Non vogliamo intendere!... Guai a chi ci ripeterà queste parole infami!...

Alzate la testa!...

Ritti su la cima del mondo, noi scagliamo, una volta ancora, la nostra sfida alle stelle!...

F. T. Marinetti.

La donna è mobile

mio dramma in 3 atti
fu clamorosamente **fischiato** dal pubblico del Teatro Alfieri di Torino,
al quale, dalla ribalta, risposi con queste parole:

“Ringrazio gli organizzatori di questa fischiata, che mi onora profondamente.„

Parole di legittimo disprezzo, che confermo con piacere,
dopo aver letto
ben 468 articoli di commento e di critica al mio gesto.

Invito

i fischiatori di Torino al Théâtre de l'Œuvre, a Parigi,
per la imminente prima rappresentazione del mio

Roi Bombance.

F. T. MARINETTI.

CORRADO GOVONI
e la sua opera poetica

Disegno di UGO VALERI

CORRADO GOVONI

Viaggio nell'Azzurro

ALL'AMICO E FRATELLO G. P. LUCINI

LE FINESTRE

Sulle finestre nelle pentole
i garofani e le malve intonano
la loro polka rossa,
sbocciano lungo il triste ciel algente
dei vetri le caduche nebulose
dei gelsomini,
s'arrampican leggeri
gli esili rosarî di campane
dei convolvoli turchini
Sulle finestre posan le colombe
come dolci isole di neve,
i gatti bianchi e neri
al sole fan la siesta
i giorni di festa
Alle finestre sventolano
i cenci tesi ad asciugare
sopra fili di ferro
come dei fazzoletti colorati
agitati
in segno d'addio
verso i passanti.

Sulle finestre il sole mattutino stende
il suo bianco drappo,
la luna vaga come un pallido fantasma
nella lunga camicia delle tende.
Alle finestre i deboli convalescenti
protendono con infantile gioia
le loro dissanguate mani
nella refrigerante pioggia
guardan con meraviglia
i fiori che hanno l'aria,
sotto l'acqua, di donne scapigliate.
Sotto le finestre vegliano
i tristi nembi dei fanali
Dalle finestre piovon nelle vie
bucce d'oro d'aranc
come schegge d'astri infranti
Dalle finestre si fa una piccola
elemosina di rame ossidato
che risuona tristemente sul selciato.

PER UNA CANZONETTA

AD UNA PICCOLA CANZONETTISTA

O tu che canti, non cantare
più! E' troppo triste il tuo canto.
Vorrebbe esser riso: è pianto.

Ha detto il medico che si dovrà sfogliare
quando le prime foglie
cadranno sulle soglie.

Povera sorellina!
Ed il male cammina! ed il male cammina!

Oh cessa di cantare!
E' troppo triste quel fanciullo
ingenuo, là, che raccoglie
nel suo orto brullo
sulla neve silenziosa le povere foglie
perchè la cara sorellina
non possa più morire.
(oh quell'eterna tossina
che la fa così impallidire!):
tutte le povere foglie morte
che cadono contro le porte.

I TETTI

Dolci pendii dei tetti!
Rosei taluni come dei guanciali
su cui le diafane nubi
abbiano impresso le tenere gote,
altri sanguigni come torchi
di tramonti e d'aurore,
come ceppi per le serali
decapitazioni del sole,
altri nerastri come letti
della funebre notte
altri madreperlacei come
se la chiocciola della luna
v'abbia lasciato la sua scia luminosa
Vecchie vele tignose
conciate dal sole e dall'intemperie,
in secca in un canale senza uscita,
valanghe immobili di neve, nell'inverno,
lividi sgocciolatoi
del pianto tedioso
della pioggia autunnale,
logori asciugatoi
dei crepuscoli violetti.
Con le loro ventarole di latta,
con i loro galletti inverniciati
che montano la guardia giorno e notte,
con le indorate baionette
inastate dei parafulmini,
coi loro bianchi e grigi campanili
che sbucan qua e là sottili
paracarri di mistici confini:
incombono i bigi tetti.
Una verde speranza d'edera
s'ostina su una gronda;
un giacine dispone lungo un muro
la sua solitaria uva gioconda.
Alla sera, sui tegoli rossi,
a due a due come suore
fanno la loro scalza passeggiata
le colombe, soffuse di pallore;
mentre sopra i leggii degli abbaìni
i gatti scorticano l'acrobatica
musica delle stelle
con i loro epilettici violini

LE STAGIONI

ALLA MIA DILETTA SPOSA

Io canto te, o dolce primavera,
giovinezza del mondo,
con le tue rondini che arrivano dal mare
un mattino di marzo,
con il tuo timido sereno
di violette lungo i fossi,
coi tuoi brevi crepuscoli di peschi
nell'orto floribondo,
col tuo cuculo che va d'albero in albero
e non sa dove attaccar la sua pendola beffarda,
con le tue rose che arrossiscono
ai baci ardenti del sole,
con i tuoi puri gigli
che si portano in processione
come un bianco miracolo,
con il tuo verde pane
che matura tra gli alberi tranquilli,
con i tuoi acquazzoni repentini
simili ad improvvisi pianti
senza causa di bambini,
col tuo magico arcobaleno
ch'è la tua cintura di festa,
con le tue belle nuvole pompose
che sono i tuoi molli divani,
con i tuoi limpidi canali
che specchiano in andar
tante dolci e triste cose.
l'afflizione scapigliata
dei salici piangenti,
il diniego dei pioppi solitari,
le malve rosse a le finestre nelle pentole
e le bianche facciate delle case,
con i tuoi pozzi freschi
sparsi per la pianura,
con i tuoi chiari tramonti
in cui scopri i lontani monti
simili a enormi cavalloni,
con le tue aurore d'oro
quando tuonano le campane
e i galli cantano nelle lontane
cascine l'avemaria.

*

Canto anche te, o ardente estate,
con il tuo frumento biondo
entro cui brillano i papaveri
come garibaldini nascosti,
con il tuo verde ed odoroso oceano di canepa,
col tuo torrido caldo
che fa cercar con voluttà
la frigida acqua dei fossi:
vengono a galla stupiti
i lunghi lucci, le biscie acquaiole
inseguono i ranocchi paurosi.
Oh nelle notti languide
le verdi fiaccolate delle lucciole
e gli usignuoli avveniristi
che si contentan degli applausi delle rane!
Nei prati i cumuli di fieno
son come un accampamento d'odore
I lunghi pioppi vigilano la pianura.
Nei maceri e nei pozzi i rospi
fan sentire la loro voce di fagotto
E la civetta nei cimiteri
dichiara orgogliosamente:
« Tutto è mio! tutto è mio! »

*

Canto anche te, o grave autunno.
con la tua frutta squisita
che pende dai rami brulli
come una felicità compita,
con le tue tristezze finali:
le monotone piogge
che rigano le gote dei pallidi vetri
e intirizziscon l'anime,
le implacabili nebbie
che sfuman come un inodoro incenso
e restringono intorno a noi il mondo,
e i nobili corvi
sempre vestiti a lutto stretto
i poveri camposanti
pieni di corone variopinte,
tristi girandole di fiori sulle tombe.

Oh lungo le spogliate siepi
il triste campanellino del pettirosso,
come se da mane a sera
si porti il viatico a qualcuno!
È la fine, la dolce fine prevista
Senza rimpianti cadono le foglie
Sonnecchia il sole
sulle deserte soglie
Ma perchè il cuore si duole?
Perchè l'anima si rattrista?

*

Ma vieni tu, o inverno, padre putativo
delle stagioni, a celebrare
le bianche nozze della neve,
a coprire tutte le macchie
col tuo bianco collettivo,
a riempire le povere vetrate
di felci complicate e palme fragili,
a frangiare le gronde
di stalattiti lamentose di ghiacciuoli,
a imbacuccare gli esili camini,
a riempire di sfingi i giardini,
a mettere su tutti i davanzali
dei bianchi appoggiatoi,
come per una processione di comunicanti,
a cingere il collo delle statue
di bianchi boa.
I pioppi sparsi per la campagna
sembrano enormi rocche cariche di neve
Tutte le peste nei sentieri sono monde,
sembran fatte da angeli lievi.
ed ogni casa è buona come un presepe.
E in una notte radiosa
in cui scivolano le stelle
nel ghiacciaio del cielo
sui loro lunghi pattini d'argento,
dal fantastico fondo dei paesi,
dal più profondo dell'infanzia
credula e innocente sale
a riunirsi nel vostro torbido cuore soave
il divino conclave
delle campane di Natale

AUTUNNO

O triste vento!
Volteggiano come volani
i frutti alati delle samare
Tra gli alberi il frumento
si stende lontano lontano
come una verde nevicata d'astri.
Le oche, in triangolo, vanno
in numero pari
verso le paludi.
Addio belle nubi kleksografiche!
Addio bei tramonti di cinabro!
Scricchiolano sotto i piedi
i piccoli obici delle ghiande.
Pensate al figliuol prodigo
Un triste ritornello
fischia sul labbro.
Addio belle notti crittografiche!
E il sonno che non viene più
Oh quando ci sarai tu
e metterai nelle lenzuola
dei mazzetti odorosi di lavanda!

FIGURINE DI MAIOLICA

Una mascherina di zucchero rosa
Dei fiammiferi azzurri.
Una rana che suona un organetto rosso.
Un quarto di luna d'un cocomero bianco.
Un gallo elmato come un guerriero
che canta a squarciagola l'inno di vittoria.
Un piccolo cariglione rotondo
simile ad un mulino di suoni.
Un fungo simile ad un parasole per i fiori.
Una marionetta nera che piange.
Una tartaruga simile a un piccolo
blasone di bronzo
Un Pierotto infarinato di neve, che ride.
Una civetta che legge il foglio con gli occhiali.
Un angelo che giuoca al cerchio con la luna.
Un piccolo spazzacamino che spazza
un camino del paradiso pieno di stelle.
Un pagliaccio che si fa una cravatta
con l'arcobaleno.

ANIMA

Oh quel verde di menta glaciale!
Oh quel rosso recidivo!
Oh quell'azzurro tonico dell'anima
Nella sua bara di cristallo blù,
piccola come una bomboniera,
piccola come una scatola di cerini
piccola come una tabacchiera,
giace il cadaverino impube dell'anima
simile a quei puttini di sapone roseo
che si vendono nelle fiere.
Un pettine d'ambra pieno di rose?
Un fresco pozzo di mercurio
simile a un gran termometro?
Un osso di reliquia legato in argento?
Un arcobaleno sotto vetro?
Una chiara maschera sorridente
sul volto cereo d'un malato?
Un elemosina tepente
di sole sopra la deserta soglia?
Una pallida rosa in un bicchiere
che sopra il davanzale si sfoglia?
Uno specchio come una cella frigorifera?
Oh quelle campane,
dolci pillole domenicali
per l'anima stitica e malinconica!

ALBA

I rossi galli sparsi a le cascine
cantan la loro diana puntuale;
un lontano pavone grida
il suo fiero disprezzo coniugale.

Sull'aie ancora, le maciulle
che hanno forma di strane ghigliottine
pettinano le grandi chiome grulle
di streghe centenarie della canepa.

Vanno e vengon le bianche rogazioni
de' pacifici bovi pei filari;
s'agitan divorate dall'insonnia
le scope nevrasteniche dei pioppi solitari

Nel giardino rosseggiano le melagrane,
piccoli vulcanici mondi
l'ultime rose autunnali
hanno perduto i loro bei riflessi biondi

Oh quelle chiocciole sempre bocconi
davanti a qualche cosa
come degli umili ambasciatori
orientali davanti impassibili troni!

Fumano all'aria del mattino i tetti
come piccoli campi dalla terra bruna,
arati a solchi lunghi e stretti
dall'aratro d'argento della luna

SERA

Anima secca e amara come resta
d'aglio, rana galvanica
non senti le campane magnetiche
che rimbombano a festa?

Calamite della fede e del bene
chiaman gli audaci pensier
a inchinarsi davanti ai misteri
alla bontà delle preci serene

Biancheggia un pozzo in un giardino,
fresco paradiso della sete,
sui muri, come chiazze di sfumino
passan l'ombre delle nuvole liete.

La sua intestinale gioia
divulga un'organo di Barberia;
dei fiori sotto una rialzata stuoia
annusano contro la via.

Verso estuarî di sogni lunghi
si perde il placido canale
fluttua nella sera malinconica
la gran pace cereale

TRISTE ADAGIO

Oh che triste adagio
sul tuo addolorato violoncello
tu suoni, o tragico ceco in piedi sul limitare
della tua povera casa galante
che porta un bel garofano fiammante
all'occhiello!
Sembra il tuo [illegible]
una macabra idropica persona
stranamente abbracciata
che col sottile moncherino
del suo unico braccio
solletica fino al tormento
i suoi secchi intestini messi a nudo.

E quel monotono ritornello
che non si stanca
che non si stanca mai di ritornare!
Che cosa spera di trovare?
Ma è buio impenetrabile per tutto!
Egli può ascendere e discendere
tutte le scale,
può spalancare tutte le finestre
Fuori non rugge che un infuriato mare,
un mar di pianto e di singhiozzi.
S'illude forse rallentando
d'incontrare un'ignota mano
che lo conduca fuor
su su in un abbaino
sfolgorante di sole?
Tanto è inutile, o povero ceco!
Quel debole ed instabile barlume
che ti sembra di scorger da vicino
e ti fa indugiare
non è che una tua lacrima cocente
che ti spunta negli occhi
infiammati e scompare.
Chè sempre più d'intorno a te la sera
si fa rigida e nera.
E sul tuo reumatico violoncello
o disgraziato ceco
muor come un'eco
che invano si ricerca,
il triste ritornello.

GLI ASTRI

Fiumi tortuosi di refrigerante
mercurio con delti di sereno,
smeraldine paludi di veleno,
dirupati Imalaia di diamante

Vulcani squallidi cicatrizzati,
abbaini d'inferno, roccie brune
di calamita coperte di lune
diafane e di soli congelati,

Oceani di sangue, mari morti
d'inchiostro, nevicate cilestrine,
vasti Sahara candidi di sale,

e valanghe d'arcobaleni attorti,
cateratte di stelle solferine,
inaccessibili ghiacciai d'opale

GIARDINO ANTICO

Sopra il muro decrepito di cinta,
o vecchie statue, che cosa aspettate?
tu con la tua spuntata falce, estate?
tu, primavera formosa e discinta?

Silenzio e oblio. Sul tetto col suo ganzo
una colomba dall'azzurra gola
si pavoneggia, fa la civettuola.
Oh il monotono idillio da romanzo!

S'alza e s'abbassa nel giardino il getto
come un fresco ventaglio di diamanti
iridati che s'apre e che si chiude.

Giacciono al sole come sopra un letto
di porpora, ebbre d'abbracci strazianti
le rose scandalosamente ignude

TUTTO QUELLO CHE PASSA IN UNA VIA

Passa con la sua fascinetta sotto il braccio
il povero spazzacamino tutto nero
che getta il suo grido acuto e triste
pieno di nostalgia, che fa pensare
a un Natale tra i monti
e a tante cose bianche e malinconiche,
il filosofo cenciaiuolo
che si ferma a frugare col bastone
nell'immondizie accumulate
ai canti delle case,
passa l'imbacuccata cerinaia,
poverina! che ha tanto freddo e porta
tanto fuoco con sè
da incendiare tutta la città
passano i mendicanti campagnoli
che si ferman di porta in porta
a chiedere la carità;
passan le grigie squadre d'Orsoline
che vanno a passeggiare sulle mura
nel pomeriggio di domenica
ed i neri seminaristi
che si spargon tra gli alberi forensi
come corvi a pasturarsi,
reclute del paradiso;
passan le coppie degli amanti preoccupati,
passan le coppie pallide degli sposi,
passano i vecchi stanchi,
passano i poveri morti
che vanno all'ultima dimora;
passano i girovaghi
con la lor musica a tracolla
che non é buona che di piangere
o gli organi di Barberia
che ridon piangono per pochi soldi
come i pagliacci;
passano i curvi pellegrini stranieri
che domandano il cammino di Roma.

NOVEMBRE

Tutto il giorno le gronde sui selciati
or fanno le lor leste digestioni:
s'odono lungo i flebili bastioni
le sonore chiarine dei soldati

L'ultime rose senza leggiadria
muoion nei stereotipi giardini;
nel ciel spiegan gli altissimi camini
lunghe cravatte di malinconia.

E dalle pioppe con cartacei pianti
cadon le foglie senza interruzione
lungo il viale che se ne inquieta,

dove col lor fruscio ai tristi amanti
che le calpestano dàn l'illusione
di portare degli abiti di seta.

VALSE

A MIECIO

Fragilissimi portici d'opale
s'allungan nel crepuscolo, infiniti,
sotto il magico ascender dei tuoi diti,
come un'eco che muore, esili scale

di brillanti prismatici se scendi
scendono a un tetro mare di cantaride
e i giardini d'Armida oscuri e l'aride
spiagge letée s'aprono e inferni orrendi

Tu sosti: e si sprofondan verdi pozzi
da cui s'alzano flebili singhiozzi
come di vergine che si trucidi.

E delle maschere si guardan, bianche,
sorrider tristemente in specchî, stanche
di pensare a impossibili suicidî.

IL GIARDINO DI PROSERPINA

Perpetuo ciel di piombo incandescente
o Proserpina, sui tuoi fiori grava
che il tuo triste pianto indarno lava
mentre gusti il tuo frutto deiscente

Nel verdastro canal che Lete inquina,
non le ninfèe idrofile ed i cigni;
e le aiuole han papaveri sanguigni
come rosse campane di morfina.

E mai qui dentro ai fiori non arriva
un po' di gioia dell'azzurro esterno.
Sol, maturate al fuoco dell'inferno

per le scale, dintorno alle fontane,
ovunque scoppiano le melagrane
la lor dolce mitraglia inoffensiva

GLI AIRONI

Laggiù s'allunga avido e fetente
lo stagno all'infinito dentro un rombo
crepuscolare come un grigio limbo
sopra cui piove piove eternamente.

Oh la vecchia acqua tutta scaglie e rughe
come l'orribil pelle d'un lebbroso,
e quei cipressi che suggon uggioso
pianto dal cielo come sanguisughe!

Nella pioggia gli aironi impermeabili
con sotto l'ala le lor grandi forbici
del mestiere guazzano instancabili

Sembran malati uccelli senza gambe
che si strascican nello stagno torbido,
lagnandosi, su lunghe grucce strambe

NEL GIARDINO

Una rosa accerita — Dio mio che sole! E non c'è neanche un qualche ventaglio di seta di farfalla per farmi un po' vento.

Il gelsomino. — Io sono un piccolo firmamento caduco per bambole

Le meraviglie — Noi sbocciamo solo di notte come le stelle.

La mimosa — Io sono pudica, non toccatemi nè parlatemi d'amore! chè svengo come una vergine

La gaggia — I miei fiorellini sono i piumini per la cipria d'oro delle belle farfalle azzurre

I begli uomini. — Noi siamo begli uomini, benchè le rose a cui facciamo una corte spietata non ci degnino neanche di uno sguardo.

I garofani. — Noi siamo simili a piccoli razzi accesi.

Le celosie — Noi siamo un esercito di guerrieri francesi che passa in rivista il re sole

Un glicine fiorito. — Io sono il sereno: non vedete come sono azzurro?

I giaggioli. — Certo ci è caduto addosso l'arcobaleno Non sentite che odor di paradiso?

Le campanule dei convolvoli. — Benchè siamo anche noi campane e non suoniamo doppî od avemarie, pure facciamo una dolcissima musica di colori.

Intanto la vecchia diligenza d'una chiocciola abbandona il giardino e va per l'orto cercando di evitare i pali carri degli asparagi

IL PALAZZO
delle principesse Salamandre

Nella pallida reggia d'amianto
le principesse salamandre ap[illegible]e
ridono alle finestre nelle spire
del fuoco, ignude sotto un lungo manto

Vanno e vengono come spettri a un tratto;
e il palazzo fiammeggia di lozanghe
or d'azzurro o di bianco di valanghe
d'un verde di legumi o di scarlatto

Nulla. E nell'ombra piena di misteri
s'alzan rumori iterati e secchi
di nacchere squassate da una Furia

Sono i fantastici trampolieri
che sforbiciano coi lor lunghi becchi
nella palude d'un color d'anguri...

L'USIGNUOLO

Tetre ruine: suppurazioni
acri, lembi di mura scorticate
moncherini di torri massacrate,
pilastri decorati di flemmoni

in riva d'una incartapecorita
palude dalla faccia di megera;
ma intorno è una gioconda primavera
di fiori nella gran pace a[illegible]ita

E confessa la sua dolce follia
e le continue veglie tormentose
l'usignuolo alla bella tra le belle

in un sobborgo soffice di rose
Si perde l'ineffabile elegia
nell'Alhambra d'argento delle stelle.

Corrado Govoni.

"IL VERSO LIBERO,,

di GIAN PIETRO LUCINI

(EDIZIONE DI "*POESIA*.)

Non scioglierò su queste pagine un nuovo ditirambo al Romito di Varazze e di Breglia. So che Gian Pietro Lucini odia le esaltazioni

Egli l'anima più formidabilmente critica apparsa nella letteratura italiana dopo il Carducci) sa ciò che vale la sua mente, ciò che significa la sua opera: e.... (cosa più tragica per noi) ciò che valgono e significhino quei pochi che azzardano parlare di lui, mettere le mani nell'opera sua

Io, dunque, solo dirò — rapidamente — l'impressione che questo libro, così nuovo ed eroico per l'Italia, ha suscitato nell'anima mia

E non farò che additarlo ai giovani ingegni, i quali sono molti, oggi, che anelano bere ad una fontana di pura idealità indigena

Parlare con diffusione e con precisione, oggi, di questo Libro è impossibile. Su queste colonne, con questa penna mia, improprio

Altri dovrà portare alto il nome del Poeta ed il significato dell'opera sua, se la letteratura italiana non è veramente morta in Italia. E un dovere per la classe intellettuale della Patria (se esiste) discutere ed assimilare queste pagine piene di tutte le correnti ideali di due secoli: il XIX consumato, il XX che avanza e che l'Artefice mirabile dell'idea e del verbo intuisce in tutti i suoi corsi con titanico potere di profezia

Che cosa è mai questa specie di bibbia letteraria medievale e, insieme, futurista?

La prima parte di due altre a venire

Lasciamo la parola ad uno scatto confidente dell'Autore.

« Questa che può piacere a molti anche per l'impeto polemico, è la più facile È, in fatto, la ragion critica. Tutte le ragion critiche hanno ragioni. Così trionfò quella di Emanuele Kant· quando è necessario costruire, quando interviene, per logica plastica, la ragion pratica, tutti i demiurghi si stancano e sbagliano: come Odino, Gehova, Huizilopotli ed Emanuele Kant. Farò io stesso così coll'applicazione alla Proposta. »

Non credo Maestro

Il vostro impeto polemico porterà il vostro ideale fino al suo giusto segno planetare. Non è possibile, leggendo le vostre pagine, trovare il minimo indice d'una dinamica la quale stia per perdere il suo tono di fuoco. Voi non avete età. Siete come l'aria stessa della Patria in cui i Poeti, che voi fustigate o incoraggiate, respirano.

Nè vi stancherete, nè sbaglierete Avremo — con l'Accademia perfetta, — l'Opera perfetta di Libertà e d'Amore, quella che proietterà sull'avvenire tutte le luci che sono giunte fino al vostro Culmine umano, dalle Cime incalcolabili del passato.

Noi vi siamo grati perchè avete gettato, in queste pagine, il testamento maraviglioso della vostra anima di pensatore e di poeta: perchè nessun Libro, in paese, mai, è apparso, da anni, così pregno d'idee, così lucido di dottrine, così fresco di suoni, così genuino di verità, così italiano di razza

E di un Libro simile è a sperare che molto l'Italia, riscossa dal lutto dell'atroce cataclisma meridionale, abbia da avvedersi e da inorgoglirsi.

Sono tempi di miserie carnali ed ideali questi. Non per nulla provincie intere di nostra terra si tramutano in cimiteri.

Il simbolo non avrebbe potuto essere più atrocemente ammonitore

Voi date la prima squilla della diana.

Sia come volete voi! E l'augurio che vi mando in questa pestifera aurora dell'anno! Sorga il volo dell'aquila futurista su queste macerie d'upupa! La bandiera dell'arte che adoriamo nessun cataclisma la scuote Bisogna che gli avversari trovino già spiegate a battaglia le schiere e le passino in rassegna, formidabili, nella vigilia d'armi. Sia come volete voi, Maestro!

Si scorra il volume, adunque, in questo freddissimo inverno mortale. È pieno di fiamme.

Strano cervello, questo, d'una spaventevole massa di coltura e d'una incantevole fosforescenza di genialità

Ripeto, il libro è medievale: presume un circolo d'anacoreti, un cenacolo d'anime elette, un convento di spiriti rinunziatori che facciano, dell'arte e della ragion d'arte, quasi l'oggetto contemplativo e la celebrazione scenica d'un Mito.

È un libro che non è fatto per gli occhi degli uomini che incontriamo dovunque. È fatto per le menti che estendono l'arco del loro volo sopra le distese della Natura e della Storia. Per queste pagine, l'ora è l'anno, l'anno il decennio; ed il libro, nell'insieme, non è che una grande specola secolare. Bisogna affrontarne il blocco a poco a poco.

Quando dalla massa rupestre zampilla l'acqua della vita, bevetevela a sorsi se volete che i sorsi vi vadano al sangue, se volete che l'anima, senza poli, proceda orientata ed invigorisca ne' suoi giri di conquista!

Poi che il libro, è, più che altro, un prodigioso ininterrotto giuoco di giri mentali intorno all'universo, o, per meglio dire, *agli universi* delle idee.

Talora, la ruota cerebrale ha movimenti così vasti e così rapidi e così complessi che, anche il più intento lettore, minaccia di restare come preso da una vertigine. Così, non di rado, passato l'attimo d'obnubilamento psichico e fisico, nasce fervido l'istinto di misurare con noi stessi, la miracolosa architettura aerea del paradosso. La turbina agisce velocissima e vorrebbe travolgerci, quasi tirannica. Questi cervelli d'anarchia sono tanto più adorati quanto più tentano esercitare, sopra le nostre mentalità, il loro impero autocratico.

Dolcissima e fortissima cosa è tentare di vincere la stessa terribile simpatica corrente rapinatrice!

Molto spesso il Maestro ammalia. Ma lo spirito del discepolo, ammaliato, vuole dominare il medesimo incanto, spezzarne l'arcano, trovare la ragion critica tutta sua: e, se non irridere, eludere scettica del grande scetticismo appreso alla stessa sua scuola, la disciplina imperatoria del nuovo Demiurgo.

Magnifico libro, adunque, anche per gli strani fenomeni soggettivi e suggestivi che stuzzica e scatena dentro di noi, intorno a noi, così, come per un potere elettrico d'indefinibile presa.

Gli ignoranti letterati dicono: — *Scrive sbrodando, alla Sbarbaro. Non è ancora morto lo stile delle " Forche Caudine!* „

E allora può scoppiare una battaglia.

E l'artista che pensa e crea e spasima solitario leva, affilando l'armi, un'elegia di gratitudine a questo Eroe del lavoro ideale che scaglia lampi ed oracoli di rivoluzione per l'oscuro cielo vigliacco delle lettere italiane.

Analizzate l'opera di Gian Pietro Lucini, se siete capaci!

È un'ammasso di materie ignivome che va accolto così come viene dall'infinito degli spazi cerebrali. È un libro di critica? è un libro d'estetica? è un sistema di fatti? è un sistema d'idee? È la confessione di un figlio di due secoli, questa mi pare. E mi pare che la figura letteraria di Gian Pietro Lucini ne esca in una dimensione morale che non può sopportare confronti.

Come il Baumgarten, egli vede quanto i precetti che ci possono dare i trattatisti intorno al *si può* e al *non si può* nella letteratura e nell'arte debbano dedurre direttamente dalla filosofia. Lucini è il filosofo che sa indicarvi perchè si nasca poeti e come si giunga a creare la Poesia.

Ricordate Platone che nell'*Ippia Maggiore* introduce un sofista il quale s'inoltra con arroganza per dimostrare a Socrate in che cosa consista l'essenza del bello?

Lucini ha la arroganza magnifica del dimostratore e l'intensità ascoltativa del dimostratario: Lucini, il demoniaco, l'essere imbevuto di tutti i più pirici filtri umani, colui che ricorda la definizione platonica del *Fedro* e ne fa il canone principe di tutto il suo sistema estetico morale: *il bello è il raggio dell'essenza divina manifestato nel mondo* visibile.

Ma Gian Pietro Lucini non è solamente l'uomo che, come gli antichi filosofi (e i filosofi di tutti i tempi) preferisca, in fondo, al fare il *ragionarci su*. Lucini è anche l'uomo che crea dal nulla. Certe sue pagine, oltre che lucidamente dimostrative, sono profondamente emotive e ci ricordano che l'Autore del *Verso Libero* è l'Autore delle *Figurazioni terrene*, e del *Carme d'Angoscia e di Speranza*, e del *Giampietro da Core*, cioè un filosofo che ha scritto e scriverà le pagine più significativamente barbare della genialità italiana.

Nessuno, forse, mai in Italia (oggi è Giovanni Papini che tenta) ebbe la virtù di saper riconoscere il carattere scientifico del bello e, insieme, di sentirne tutto il puro splendore estetico, e di crearne il sistema bellissimo di prova.

Locke in Inghilterra, Leibnitz in Germania, e ancora, altrove, Hegel, Hogart, Elvezius, Diderot, D'Alembert, Lessing, Kant medesimi non si può dire che conoscessero tutti radicalmente il valore delle opere d'arte alle quali andavano decretando l'onore della così detta bellezza scientifica.

Lucini è paragonabile, in questo senso, a Schiller per l'eloquenza espositiva della sua dottrina sul bello e per la sua poesia possente, nata, si può dire, sulla stessa turrita rocca della *ragion poetica*.

Nè la critica estetica di Gian Pietro Lucini ha a che fare con quel genere empirico il quale fu di moda un tempo e più che mai lo è presso i moderni: critica che riduce il possibile al reale, che prende quanto fu fatto per misura di ciò che potrà farsi, che

si riduce a condannare tutto, a non riconoscere, principalmente, forme di bellezza nuova. E neppure è una di quelle critiche impressioniste a un tanto la linea che si limitano a descrivere le emozioni prodotte dalle opere della fantasia; una di quelle critiche che considerano come bellezze assolute certe bellezze relative al carattere individuale o nazionale dell'artista, ai pregiudizi agli usi della sua epoca e a mille altre circostanze egualmente variabili e secondarie. Ma una critica, ripeto, di essenzial metodo filosofico: che comincia con lo stabilire nitide teorie sull'essenza e sulle condizioni del bello nell'arte della parola e nel vagliare i mezzi adottati per realizzare la bellezza è tollerante, progressiva, illuminata quant'altre mai. È una critica che, (miracolo stupefacente!) sa capire come un'opera nuova soddisfi, un fine, a un modo nuovo, a un nuovo bisogno, a una già conosciuta e preparata disposizione dell'anima individuale e collettiva; e, prendendo talvolta un atteggiamento d'iniziativa, può, essa medesima, riuscir guida al genio, il quale possa trovar vie nuove, creare nuove bellezze.

Che Gian Pietro Lucini vi parli di *purismo*, di *classicismo*, di *naturalismo*, di *spiritualismo*, di *simbolismo*, sempre si sente come egli, posta una bronzea dimostrazione del bello e fattane, a più riprese, una conveniente applicazione, sia di coloro che non credono alla effettiva importanza di quelle parole le quali solo hanno un vero valore quando possano garrire come bandiere in un vento di battaglia e sopra un quadrato d'eroi dai fuochi micidiali. Una parola non fa Gian Pietro Lucini, nel suo Libro: *Futurismo*. Ma, pure, questa parola si direbbe creata dal suo libro. Essa, comunque, è nata con lui, se non da lui. E risponde alla stessa norma genetica naturale. La letteratura vuole, oggi, innalzarsi sull'ecatombe a volo d'aeroplano.

Tutti i profili del massimo e del minimo interesse letterario sono passati in rassegna da questo Demiurgo atroce e pensoso che si direbbe impugni la fiaccola, nella mano manca, per meglio accendere la giusta carneficina che, con la destra armata di spada, infaticabilmente consuma.

La lettura di questo enorme volume materiato di tumulti ideali è quanto di più incantevole e di più ginnico oggi si potesse, a pascolo d'anime, desiderare. Vi si entra assetati; se ne esce quasi agoniaci della troppo onda bevuta. E quanta cultura che vi assimilate! Quanti poteri mnemonici e comprensivi che vi andate afforzando e conquistando! Quanta sicurezza di criterio, quanta logistica, quanta meccanica, quanta elettricità di fatti e di idee andate incontrando ed infondendo in voi stessi ai mille contatti antipodici ed antitetici di questo latino atleta del fenomeno letterario universale!

Basta consultare l'indice strabocchevole delle opere, lettere, e pubblicazioni varie citate, ovvero scorrere quello ancora più suggestivo dei nomi d'autore per farsi un'idea della vastità del campo impreso ad arare dal solitario di Breglia e di Varazze, per misurare la profondità delle fondamenta ch'egli ha dato, si può dire, col cemento del suo stesso sangue e col materiale della sua stessa vita, alla mole del suo tempio ideale.

È la sintesi di venti anni di lavoro continuo e sereno che ci si trova di fronte e ci proietta fasci di luce futurista sulla strada in avanti. Qui si divaga platonicamente e socraticamente s'incorre per i meandri della Critica, dell'Arte e della Vita. Qui si succedono le competenze, i motivi e la premessa della *Ragion Poetica* propria all'Autore. Verranno poi, la propedeutica e l'ermeneutica di una storia e di una filosofia intorno al Simbolismo. In fine, si avranno le sospirate ragioni storiche ed evolutive del *Verso Libero*. Tutta l'Arte Poetica nuova ed eterna, insomma il canone dell'eterno essere e divenire, per la bellezza, per la libertà.

Poi che cosa altro è questo *Verso Libero*, se non l'onda medesima della Vita che seguita a rampollare sulla macerie catastrofica fatta con l'innumerevole detrito delle ossa o delle idee umane falciate e precipitate, nell'abisso del tempo, dal gesto della Dea misteriosa?

Paolo Buzzi.

G. S. A

"LA LEGGENDA DELLA VITA,,

di FEDERICO DE MARIA

(EDIZIONE DI "*POESIA*,,)

Come il libro mi ha colpito, ho chiesto, ad amici, notizie sulla vita e sulla preparazione artistica del poeta. E non credo di aver fatto male. Il critico che voglia fare seriamente il suo dovere è come il clinico che esamina, per la prima volta un malato: ha bisogno di conoscere tutti i precedenti del soggetto: il quadro anamnestico è ciò che più gli preme. Ecco le notizie degli amici

Federico de Maria è ancora assai giovane (nacque nel 1883 e pure la sua arte può già chiamarsi evoluta. Una precoce strana, tutta meridionale, ha aperto la sua anima ai venti della vita. Dicono che fin da fanciullo egli fosse un artista: a sette anni si ordiva nella declamazione e nella recitazione dei versi — tanto che i giornali del suo paese (*Il giornale di Sicilia*, *Il Corriere dell'Isola*, *La Patria*, *L'amico del popolo* di Palermo) nel 1890, nel 91 nel 93, nel 94, parlavano di lui come di un *enfant prodige* — La solitudine in cui trascorse quasi tutta la sua infanzia alimentò in lui questi germi, i quali crebbero, fin che, a undici anni, egli cominciò a scriver versi: versi, naturalmente, d'imitazione e di stento, simili a quelli di tutti i ragazzi che cominciano.

La lettura di libri fantastici, di storie avventurose sviluppò la sua immaginazione: ed egli si diede anche a far romanzi. Per qualche tempo ebbe una passione sfrenata per la vita del marinaio e le sue giornate passavano al porto, dopo aver salata la scuola, dinanzi al mare, tra il pulsare gigantesco delle grandi navi, tra il movimento vasto su i moli

A quindici anni, nel 1898, pubblicò il suo primo libro una novella orientale, esuberante di coloriti, romantica e pagana ad un tempo, sfoggiante un'erudizione alquanto imparaticcia di fanciullo presuntuoso che pure gli valse i primi elogi da parte anche di giornali e di riviste serie, come l'allora rinomatissima *Gazzetta letteraria*, il *Fracassa*, la *Bohême* il *Fanfulla* ecc

Non aveva che diciott anni quando il suo spirito irrequieto lo spinge a compire una *tournée* letteraria per l'Italia, in onore di Victor Hugo, del quale ricorreva il centenario della nascita (1902). Egli si proponeva di raccogliere in un album autografi dei principali letterati e scrittori nostri per farne poi dono alla città di Parigi. Partì infatti, di nascosto de' suoi e andò a Catania, Messina, Napoli, Roma, tenendo in ognuna di queste città delle conferenze su lo scopo veramente nobile e simpatico del suo viaggio. Riuscì così a raccogliere autografi di Rapisardi, Pascoli Cannizzaro, Bracco, Verga, Capuana Bernardini, Pierantoni-Mancini Cesareo D'Ancona, e di molti altri illustri. Ma arrivato a Pisa, le forze o meglio i quattrini, gli vennero meno e, dopo un telegramma d'appello disperato a casa sua, si vide arrivare l'irato genitore in persona che ricondusse per un'orecchio a casa e a scuola il figliuol prodigo ..

Di là a due anni egli pubblicava il primo libro di versi: *Voci*, che ampollosamente chiamava: *poema della Natura*. Il poeta adolescente fu accolto con grande benignità dalla critica, che riconosceva in questi canti un vigore ed una ricchezza di sentimento e di colorito non comuni. Egli si presentava audacemente, in posa balda e quasi temeraria, rompendola fin da allora con le tradizioni e, più, con la moda poetica dei tempi quasi tutta intonata sul D'Annunzio e sul Pascoli Francesco Pastonchi ebbe per lui sul *Corriere della sera* del 6 ottobre 1903 delle parole calde quali il biondo critico di Grugliasco non suol prodigare spesso ai giovani. Scrissero anche di questo primo libro del De Maria presentandolo come una vera rivelazione, Sfinge, Jolanda, Sacheri, O Fava, M Pilo, ecc. Un articoletto entusiastico pubblicò *Il Fanfulla della Domenica;* e un altro *La Settimana*, di Matilde Serao. Nella *Rivista d'Italia*, anche, G Picciola se ne occupò diffusamente.

Ma il suo successo più bello ebbe Federico de Maria, due anni dopo, con *Le Canzoni rosse*, un libro che, conteneva audaci e geniali saggi di rinnovamento metrico, di rinnovamento stilistico, diciamo anche di rinnovamento etico. *Le Canzoni Rosse* furono esaltate e vituperate, come tutte le cose forti: un'anima nuova vi si rivelava, un tratto di mondo moderno vi s'intravedeva di

scorc o, ma disegnato con abilità e con potere suggestivo. Pochi libri di poeti ventenni furono più discussi di questo Luigi Capuana, nella *Nuova parola*, gli dedicò un lungo articolo pieno di simpatia e di calore, Luigi Pirandello, pur essendo vivace avversario dei rinnovamenti metrici, lo considerò con seria attenzione nella *Nuova Antologia;* Maurizio Muret, in Francia, ne scriveva nel *Journal des Débats* come di una delle pubblicazioni più interessanti dell'annata; Edoardo Rod applaudiva all'arte del poeta *qui garde une franchise d'allure qui fait plaisir*

Nel 1907 il De Maria pubblicò un piccolo *Interludio classico*, risposta un po' bizzosa a quanti dei suoi critici avevano insinuato ch'egli non fosse capace di trattare i metri chiusi. Ma pure in questi egli affermava vittoriosamente il suo talento e la sua genialità, riuscendo ad esser personale anche in argomenti e in metri già triti, e meritandosi magnifiche parole di lode da critici austeri come il Cesareo e G. S Gargano, il quale nel *Marzocco* lo chiamò *uno dei temperamenti più originali fra giovani.*

Adesso, finalmente, il De Maria si presenta con *La leggenda della Vita*

Dico subito che, nel miserrimo campo della moderna poesia italiana, questo è un fiore tanto bello quanto generoso.

Vi è il tentativo di allargare la portata della propria arte, di estendere il volo dell'anima di abbracciare l'universo cosmico ed umano che rivela subito l'ingegno non consueto, lo spirito che della Poesia non fa un semplice passatempo ma l'espressione di uno spasimo, la nota d'una musica interiore, l'atto d'una conquista e, insieme, d'una liberazione ideale

È poesia, insomma, questa del De Maria: e tutt'altro che poesia comune

L'autore voleva darci il Poema novissimo. Se non vi è completamente riuscito, potrebbe riuscirvi assai presto.

Certo, in questa *Leggenda della Vita* vi sono ancora troppe rime e vecchi ritmi riconoscibili Credo che, salvo fatta qualche eccezione d'ardire, — la quale è per me una assai significante promessa, — il De Maria stesso non abbia ancora voluto in questo libro romperla assolutamente con quelle forme della poesia tradizionaria alle quali egli stesso seppe strappare delle gemme e il suo nome deve pur qualcosa,

Nella sua prefazione notevole e discutibile quanto la sua poesia, il De Maria si manifesta portato all'*individualismo espressivo* che è appunto la prima ragion poetica del Verso Libero

E poeti liberi sono, per lui in fondo, tutti i grandi Poeti della Storia: Dante che fa sonetti diversi di quelli che furono i sonetti di Guido Cavalcanti e che saranno, poi, i sonetti del Petrarca; Chiabrera che fa canzoni dissimili da quelle di Lorenzo de' Medici; Ariosto che ottaveggia vario dal Tasso; Parini che scrive versi brevi e tenaci come ferro; Foscolo che tempra endecasillabi sciolti larghi come esametri, accentuandone alcuni in modo particolare; Manzoni che versa un'onda di melodia infinita ne' suoi inni; Leopardi che dà la canzone libera; Carducci che ritenta i metri barbari.

E il De Maria afferma un principio estetico di grande verità: « *Tutti i poeti che per la concezione, l'espressione, la versificazione si somigliano tra loro sono i mediocri, quelli che non daranno mai un palpito nuovo, quelli che non rivelano, che hanno una debole individualità.*

Il poeta veramente grande, come se rivelasse delle verità nuove, afferma simpaticamente in gran numero d'uomini le sue espressioni, la sua versificazione »

E Federico De Maria confessa di aver tentato, pure ammettendo che egli stesso non sa veramente cosa possa essere o sembrare il suo libro.

Io dico — un bel libro, abbastanza originale, di poesia italiana. — Ed è già al giorno d'oggi, un gran merito. Liriche come *la Vecchia* (pagina 123) e specialmente come *il Bimbo* (pagina 127) sono notevolissime e rivelano, di per sè sole, la potenza artistica, sia pure non rivoluzionaria, del giovine Poeta siciliano.

Io credo una cosa del tutto diversa il meccanismo metrico della versificazione libera che si dovrebbe inaugurare, con un bel gesto, fosse pur detto anarchico, nel Paese delle terzine e dei sonetti. Certe forme intermedie, caro e valoroso De Maria, non hanno, forse, tutto il merito innovatorio che vi figurate. Poichè in questo genere di battaglie non è ammesso che si militi al centro Bisogna stare o ad un'ala o ad un'altra

Il *futurismo* di cui le diane già squillano ci chiama ben oltre, e voi siete ben degno d'inoltrare!

Il Vento, ad esempio è una lirica che, pure richiamando qua e là, qualche influenza metrica latina (l'esametro come l'endecasillabo sono dei grandi compromettitori della inspirazione poetica liberista) riesce a dare una misura evidentissima del valore musicale di questo Poeta e, spesso, porta quegli elementi polifonici che sono essenziali in una Poesia la quale non deve essere più Canto, intendiamoci bene, ma Sinfonia

Il De Maria è un musicista, oltre che un Poeta? Questo non lo saprei ben dire, ancora

La *Leggenda della Vita* è spesso più scultura e pittura che non musica.

Non ho ancora bene capito se quest'Uomo sappia anche come e perchè si ragioni e si parli col linguaggio dei suoni. Se

non lo sapesse con precisione, ben difficilmente egli potrebbe divenire il *Poeta libero* ideale.

Tuttavia, questo suo primo sforzo non è privo di bellezza e di eroismo e noi dobbiamo essergli profondamente grati.

Non è sempre necessario che una inspirazione poetica ci venga da un gorgo strumentale di Brahms o di De Bussy. Basta *una buona fanciulla che se ne vada, per sempre*:

> Ecco e quest'è l'ultimo giorno. Guardami
> negli occhi fissamente
> senza turbarti diciamoci
> addio guardandoci negli occhi
> Il tuo inconsapevole *amore*
> la fiamma che t'arde in fondo del *cuore*
> ignota a te stessa lontano
> da me s'estinguerà, forse
> senza violento *dolore*
> Addio. Come sei *bella*
> come sei in te! La mia
> passione che [illegible]
> era estinta, rinasce con un impeto
> di dolcezza *novella*
> [illegible] solo ora!
>
> Tu forse andrai sposa
> ad un giovanotto alla buona
> che qualche volta ti farà rimpiangere
> i sogni tuoi di fanciulla

Vedete la tendenza al rimare?

Istintiva, comprendo. Ma, forse, da [illegible]. E il tono del componimento pieno di ver[illegible] Ma io preferisco, allora, le forme schiave di *Nostalgia d'oriente*, di *Le pampas*, di *Tigre della Giungla*, nello stesso Volume. Se la forma libera non è sostenuta da un altissimo concetto e giustificata di un'esplosione magnifica di spa[illegible] minaccia di far apparire sciatto e comune il componimento.

Questo è il mio parere, senza preconcetti di persone e di scuole.

A Federico De Maria un saluto ed un augurio.

La sua Sicilia, la sua isola sacra, ha perduto migliaia e migliaia dei fortissimi figli.

Egli rimane a riassumere ciò che di una terra, per [illegible] di [illegible] non giunge a morire.

Lo spirito [illegible], la bellezza del Canto e dell'Idea.

Grande simbolo, grandissima luce in cima al cammino.

O Poeta di Sicilia, ascendete la vostra Etna senza titubare.

Paolo Buzzi.

(Disegno di UGO VALERI)

ROBERTO BRACCO

È anche poeta.

Di versi ne ha scritti molti in vernacolo napoletano, e tra breve, raccogliendoli in volume, li ridarà in patrimonio ai suoi concittadini, che non hanno ancora dimenticato le strofe appassionate di *Comme te voglio amà*, ed altre canzonette, ove lo scoppiettio vivido dell'arguzia illumina a sprazzi certe ali di pensiero che ci passano sopra fugaci Artista essenzialmente soggettivo e aristocratico, egli, più che dar vita ideale a sentimenti di popolo, esercita nei suoi versi vernacoli l'ironia ed il motteggio di una *canaillerie* tutta personale, o — non di rado — li contorce tra le tenaglie di un raziocinio sottilmente paradossale. In lingua italiana ha scritto ultimamente un poemetto eroicomico per musica: "*Pulcinella innamorato*,, in cui pur non manca qualche ottava ben tornita. Ma non per ciò ho detto poeta Roberto Bracco. Di questo e di quelli egli ride, consapevole che ben altro gli dà diritto all'altissimo nome.

Se nobilmente sentire e nobilmente i sentimenti manifestare in finzioni d'arte, se trarre dalla realtà quotidiana imagini di bellezza che trascendano i limiti di ciò che si è convenuto chiamare verità, se esprimere dall'anima e dal cervello creature di vita, che vibrino in tutte le umane fibre idealità di pensieri e di affetti, se la maternità, l'abnegazione, il sacrificio corporale e spirituale sono ancora e sempre saranno la poesia della vita e la vita della poesia, Roberto Bracco è indiscutibilmente poeta.

Qualità che la critica gazzettiera gli ha troppo a lungo negata, ma che credo sia ormai tempo di rendergli, perchè gli è dovuta.

Spirito naturalmente beffardo, caustico, mordace, ironico, umorista, paradossale, egli, novellatore e *causeur* e critico già sperimentato e approvato, all'inizio della carriera teatrale parve indugiarsi con compiacimento in un genere di commedia brillante e satirica, comica nell'espressione e fustigatrice spietata di umane debolezze nell'essenza, in cui il paradosso è veste che cela verità brucianti e il sarcasmo è spesso spuntato da un sorriso di umana indulgenza. Di quel tempo ci resta un capolavoro: *Infedele*, che unanimità di giudizio a ragione ritiene commedia tra le più belle e vitali del teatro contemporaneo, e che, non meno a ragione, credo il Bracco debba odiare per aver la fama luminosa di quella lasciato nell'ombra altre sue opere, che rivelano più nutrite virtù di pensatore e di poeta.

In quella sua giovinezza ancora scomposta e disorientata egli fu un nomade dell'arte — " Il sistema è un limite alla verità, un vincolo alla libertà ,, — avea sentenziato giustamente Ferdinando Martini. Roberto Bracco non volle seguire alcun sistema, non volle appartenere a nessuna scuola, confutazione vivente a coloro che si ostinano a voler guidare gli artisti per l'unico sentiero di salvazione che vede la lor miopia ereditaria. Non volle essere nè classico nè romantico, nè verista, nè simbolista; ma fece ad ora ad ora delle punte negli orti conclusi del simbolismo e del classicismo e delle escursioni più o meno lunghe nei regni vasti del romanticismo e del verismo. Andò innanzi, senza guida, ma non senza meta, un po' sbandato ma sempre consapevole del proprio vagabondaggio e vigile su le proprie intenzioni, come a provare ed esercitare le forze alla prossima ardua fatica. Fu un bene, fu un male? Fu un bene: egli uscì fortificato da questo allenamento e più sicuro di sè: il tempo perduto nell'esercizio salutare seppe ben presto riguadagnarlo in ispazio su la via che presto trovò essere la sua

Volle, così, e seppe essere un innovatore. Dopo gli ultimi fornicamenti del più rancido romanticismo con la più grottesca franceseria sardouiana, tra i primi palpiti vitali — e vigorosamente vitali — del verismo, egli, sollevando gli occhi alla vasta ombra titanica, che dagli orizzonti polari si ergeva di contro al sole meridiano, volle e seppe innovare da noi il dramma di idee (*Il diritto di vivere*, ecc.) Logico sottile e penetrante, paradossale e profondo, creatore meditativo, egli lanciò dalla ribalta nella platea la scintilla della discussione, e, nascosto dietro le quinte, giocondamente si compiacque al vampeggiar dell'incendio.

Ho coniugato i verbi al passato remoto, potrei coniugarli al presente. La discussione vivace, animata, tempestosa talora, è natural corollario a tutte le opere del Bracco. Egli prosegue per la diritta via, ormai sua, con giovenil lena immutata e con più sicura padronanza dei propri mezzi. S'ingannerebbe chi volesse vedere, negli ultimi anni, una deviazione nell'opera e nell'ingegno di Roberto Bracco Non è deviazione; è soltanto un atteggiamento diverso, direi quasi un più ampio e necessario svolgimento del suo complesso temperamento d'artista: artista di pensiero e di sentimento. Così il dramma di idee, senza cessar di esser tale, s'è approfondito e slargato e spiritualizzato in dramma d'anime: d'anime muliebri in singolar modo, che l'autore fa vivere in un atmosfera superiore di verità e di ideale. Roberto Bracco ha fraternizzato con Maurice Donnay.

Dramma di idee e dramma di anime si fondono insieme nelle opere ultime del Bracco, son la stessa cosa. Egli scende nel mistero dell'anima, ne svolge tutte le pieghe, ne sconvolge gli strati remoti, vi penetra dentro, con insistenza che è febbre, con tenacia che è spasimo, ne trae profondità di affetti e idealizzandoli nel suo congegno cerebrale li rivela alla folla del teatro nelle loro essenza e forma più che umane. E però certa critica ha chiamato creature d'eccezione le persone del teatro di Roberto Bracco. La critica ha in ogni tempo un patrimonio di frasi, in parte ereditato, in parte acquistato di proprio; anzi il suo valore può commisurarsi su la ricchezza di tal patrimonio: la su riferita è frase acquistata oggi. Ma chi saprebbe dire qual'è, nella vita, la regola?

E non è forse verità l'ideale? E non è forse vita la poesia? Poeta è Roberto Bracco, poeta quando esprime dal cuore limpidi rivoli di sentimento, poeta quando punta nell'azzurro le aspre solitarie vette del pensiero, poeta quando penetra negli abissi delle anime; allor che ci stringe la gola in un singhiozzo alla tristezza preveggente e all'abbandono di Nunzio, il cieco suonator di violino, (espressione fisica e simbolica del dolore che non ha sollievo di lacrime e della miseria che non ha lenimento di amore), allor che ci trae a meditazione su la follia materna di Claudia di Montefranco, su l'olocausto di Giulia Astunni, su l'esulcerazione e la perfidia vendicatrice di Nellina, e quando scrive *Tragedie dell'anima* e *La piccola fonte* –

questa, a parer mio, l'opera meglio sentita del Bracco, quella l'espressione più perfetta o compiuta dell'arte sua — e quando scrive *il Trionfo*, commedia che culmina solitaria nella linea ascensionale dell'opera bracchiana: lavoro, nella essenza, di alta poesia che per sua virtù inalza a maggior nobiltà di stile la forma, qui più che altrove studiata; poesia di verità e di umanità, poesia di amore e della giovinezza, un inno alla vita, che Nora e Giovanni cantano a coro concorde, che il buon Ziegler sospira in rassegnazione, e che alla fine anche Lucio è tratto a cantare, Lucio, il sognatore della comunione spirituale, l'utopista dell'irrealizzabile.

***

L'autore di queste tre opere di pensiero e di sentimento, di verità e di poesia, è ancora giovane. Giovane di corpo e d'animo, egli porta nella vita e nell'arte, nell'azione e nella meditazione, tutto l'entusiasmo, tutto l'impeto gagliardo, tutta la passione degli anni primi. Ai giorni di vigilia e di ansia e di segreto tormento, parrebbe che il trionfo avesse dovuto sostituire una serenità calma; invece questo spirito irrequieto ama ancora ritemprarsi nella lotta. Lotta di odii e di amori.

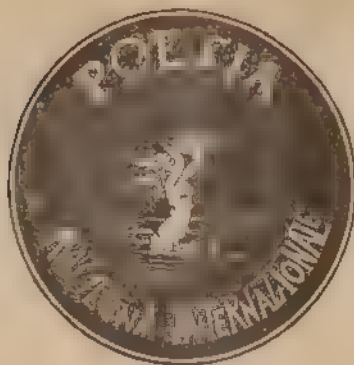
Molte cose odia Roberto Bracco. Odia la consorteria letteraria. Mentre l'opera ferve nella metropoli lombarda, ove vaneggia la febbre della modernità e i petti ansimano di notorietà e di guadagno, di fama intellettuale e di speculazione mercantile, egli si apparta solitario nella vasta indolente città meridionale, e pertinacemente lavora in conspetto a questo perenne riso di cielo e di mare, che meglio consiglia la improvvisazione gioconda e scapigliata del ditirambo, anzi che la meditazione silenziosa e laboriosa.

Odia il giogo della platea. Mentre l'odierno artefice di teatro, attratto, riluttante o condiscendente, nel gorgo micidiale dell'affarismo, piega il suo ingegno a vil lusinga e a basso solleticamento dei gusti plateali, il Bracco vuol dominare, non esser dominato. L'Italia del nord è coalizzata contro di lui? Egli vuole imporsi all'Italia del nord. Milano gli fischia i *Fantasmi?* Egli vuol trionfare di Milano con *Nellina*. Ma il trionfo non è ancora pieno. Altre opere occorrono per infrenare le bizzarrie di un pubblico così recalcitrante che lo ammira e lo fischia lo proclama primo commediografo d'Italia su le riviste ed aspramente lo attacca sui quotidiani. Egli prepara nel silenzio altre opere.

Odia l'*auto réclame*. Al bel costume di annunciare i propri lavori quando ancora sono nel primo periodo di gestazione, di gridarle compiute quando si è pensato a pena il titolo, di sbrandellarle a scene su per le gazzette, subito che cominciano le prove in teatro, Roberto Bracco non sa adattarsi. La prima rappresentazione di un suo dramma non è preceduta da nessuna processione di soffietti chierichetti, che reggono la torcia innanzi all idolo di argento o di cartapesta. Giunge così improvvisa, ma febbrilmente attesa. Con tale austera dignitosa scaltrezza l'autor drammatico riesce a meglio far convergere su la propria persona lo sguardo avido del pubblico.

Ma anche molte cose ama Roberto Bracco. Ama l'arte sua, ama la nobiltà e la austerità del lavoro, ama le virtù e le aspirazioni e i diritti della donna che hanno in lui il più simpatico e convinto assertore, ama i giovani

E i giovani lo amano e lo seguono. La via, che egli ha segnato di un solco profondo, è sparsa, sul principio, di molte ed ampie orme giovanili.

Libero Ausonio.

MA QUI LA MORTA POESIA RISURGA

N E L L I N A

di ROBERTO BRACCO

Nel terzo atto di questo dramma, Roberto Bracco ha concentrata la sua idea coi mezzi ch'egli predilige.

GIGETTA, *la madre di* NELLINA, *vive la sua ultima ora — la sua ultima ora di strazio e di vergogna in una mala casa. Ella ha chiamata a sè* NELLINA, *che, concepita involontariamente per la violenza d'un bruto, era stata da lei gettata via e poi invano adorata in un pentimento timido, silenzioso, tardivo e inefficace.* NELLINA, *come la sua madre ignorata e maledetta, ha trovato in un uomo abietto, personificazione di tutti gli egoismi maschili, la forza malefica della dominazione corruttrice e spietata. Ma la piccola donna, che una madre brutalizzata dalla mascolinità violenta ha abbandonata alla medesima cupida ed esiziale mascolinità, credendosi capace d'elevarsi a simbolo della vendetta femminile, s'è messa a compiere questa ipotetica missione contro gli uomini che ha incontrati sulla sua strada. Ella ha voluto, per una inconscia gentilezza nascosta nel suo animo inasprito, risparmiare* GIACOMO, *il giovane purissimo, l'uomo* eccezionale, *che sognava di redimerla e di condurla verso la virtù; e intanto, per risparmiarlo, si è crudelmente distaccata da lui costringendolo a soffrire e facendone una vittima: l'unica vittima, forse, della sua vana esaltazione vendicatrice.*

(I pochi uomini che amano d'un amore nobile scontano i peccati e le turpitudini degli altri. Questo è il concetto dell'autore.)

GIGETTA, *nella casa bieca, dove il turbine della sua vita l'ha trascinata, vuole mostrare a* NELLINA *l'orribile agonia. La sua estrema speranza è che questo pauroso spettacolo possa farla indietreggiare e possa convincerla della inanità di quei ribelli tentativi di vendetta. Ella vagheggia di rivelarle finalmente d'essere sua madre per morire perdonata. Ella vagheggia di poterla affidare a* GIACOMO, *che ancora l'ama e l'aspetta. Nella casa bieca, si uniranno in una sola figurazione scenica la vita di* GIGETTA *e la vita di* NELLINA, *le quali, insieme, si sottrarranno alle ombre della nauseante e funesta cupidigia . hile. A traverso un'altra piccola corrotta, a traverso un'altra piccola femmina disgraziata —* ESTER *—, nella casa bieca riappare il fantasma del Maschio. Non è il fantasma d'un individuo, è il fantasma d'un tipo · è il fantasma dell'avvelenatore, è il fantasma della brutalità maschile che impresse la marca della prostituzione nell'anima di* GIGETTA *e in quella di* NELLINA.

Questo terzo atto è, dunque, la sintesi poetica della significazione del dramma. È fatto di segni e di trasparenze, che possono sfuggire all'occhio dello spettatore e di cui raramente il palcoscenico italiano consente la riproduzione esatta. **N. d. R.**

ATTO TERZO

È una stanza di aspetto squallido: piccola, polverosa, male ammobigliata, con le pareti di un colore piuttosto fosco I mobili — un cassettone, un armadietto, un lavamano — son roba vecchia. C'è, a destra, un letto umile. Qualche altra sedia qua e là. — Una poltrona sdrucita, quasi nel mezzo della stanza. — Verso il lato sinistro, un tavolino con sopra un po' di carta, un calamaio, una penna e un lume a petrolio. Sul cassettone, qualche fiala, qualche pannolino. — Alle pareti, qualche oleografia sbiadita. — Due porte nella parete di fondo, a molta distanza l'una dall'altra. Tutt'e due queste porte dànno in un corridoio oscuro. Alla parete sinistra, una finestra chiusa. E' notte. Il lume è acceso

SCENA PRIMA

Gigetta, *poi* Ester.

GIGETTA — (*in una modesta vestaglia bianca, è adagiata nella poltrona, col capo arrovesciato sulla spalliera.*)

(*Un orologio interno suona le cinque.*)

GIGETTA — (*seguendo i rintocchi, li conta:*) Uno... due... tre... quattro.. cinque. . (*Pausa.*) Non viene! (*Pausa.*) Se potessi mandarle un'altra lettera. . un'altra lettera più chiara, più urgente.. (*Si leva. È diventata sottile, diafana. Ha il viso magro e bianchissimo, gli occhi più grandi nelle orbite disseccate. Cammina come una sonnambula — Giunge al tavolino. Siede. Prende e intinge la penna, e su di un pezzo di carta che è lassù, la fa scorrere lentamente, pronunziando, lievi, le parole che sente e che scrive:*) « Non ritardare più, Nellina... Tra qualche ora, sarà l'alba... Pensa che sono in una trista casa, dove... anche la morte .. non vuole entrare che di notte .. Pensa che se ritardi ancora, essa arriverà prima di te... e io morirò sola sola. Capisco che il trovarmi già finita . non ti impedirebbe di darmi un bacio... Ma io. . non me ne accorgerei... e non ne avrei nessuna gioia... » (*Le dita restano inerti. La penna cade sulla carta. Ella, con le braccia penzoloni, gli sguardi nel vuoto pronunzia queste altre parole che il suo cuore le suggerisce e che la sua penna non deve scrivere:*) « Vieni a mamma tua, Nellina... Io ti aspetto per dirtelo, in questa notte di addio, che sono la tua mamma... Vieni a saperlo... Vieni a perdonarmi. . »

LA VOCE DI ESTER — (*con falsa infantilità scherzosa e rumorosa*) Zia Fanny, zia Fanny! Io me ne scappo!...

UN'ALTRA VOCE FEMMINILE — (*un po' vecchigna e comicamente autorevole*) Ester! Non ti muovere di qua, ti dico!

LA VOCE DI ESTER — È pazzo! È pazzo!... Io ho paura dei pazzi!

L'ALTRA VOCE — Ma dove porti la pelliccia e il cappello del signore? Sono scherzi di maleducata! Hai inteso?

ESTER (*entra dalla porta a sinistra. È una donna giovanetta, che ha le guance e le labbra tinte di rossetto, i capelli arricciati e pettinati con soverchia ricercatezza. Indossa una vestaglia celestre piuttosto sciatta e breve, che lascia scoperti i piedi, stretti nelle scarpine di pelle colorata. Porta sopra un braccio una pelliccia maschile e in una mano un elegante cappello duro da uomo. Ella è, evidentemente, un po' brilla. Ha gli occhi scintillanti. Le parole le sdrucciolano dalla bocca. Entra ridendo:*) Ah ah ah ah!... Com'è ridicolo! Se tu vedessi, Gigettona!... Trema dal capo ai piedi... Non si regge più sulle gambe .. E poi, appena Elviruccia e io gli facciamo l'occhiolino, si elettrizza e farnetica che sembra davvero un pazzo!... Elviruccia lo ha chiamato: « Vecchio lupo rammollito!... » (*Ride*) Intanto, ohè, il lupo rammollito .. è spendereccio... (*Col pollice e con l'indice di una mano accenna ai quattrini.*) Ha perfino fatto comperare una bottiglia di « Cognac Tre Stelle »... E come beve!... Ma, *saperlotte!*. . ha voluto per forza darne a bere anche a me... e sono diventata... alquanto rammollita anch'io!... (*Le si accosta molto e abbassa la voce:*) Vuoi che te ne porti un bicchierino di nascosto?

GIGETTA — (*l'ha sogguardata sinora con uno smarrimento malinconico e pietoso. Ma, all'avvicinarsi di lei, ha una sensazione tra di nausea e di spavento. Le risponde, nondimeno, con bontà:*) No... ti prego... lasciami stare

ESTER — Ma perchè?!. . Sono venuta apposta per farti distrarre... Guarda, guarda che copricapo forastiero!... *Mostra, a rovescio, il cappello che ha una nitida fodera bianca.*) Guarda che sfarzo di pelliccia!... Aspetta che me la voglio godere un po'.. (*Mette il cappello a terra e infila la pelliccia*) Nei nostri paraggi ignobili, non era mai comparso un animale con questo bellissimo pelo indosso. (*Cacciando le mani nelle saccocce, le dice in confidenza:* Fu un am-

miratore di Zia Fanny quando lei faceva la mima nel ballo "Amor", e se la intendeva con Adamo... Epoca remota! .. Adesso, poveraccia,... se non avesse inventate delle nipotine... addio Adamo!... (*Cavando da una saccoccia un grosso portasigari di terso metallo bianco e pesandolo sulla palma della mano*) *Saperlotte*, che valigetta d'argento! (*Lo apre e ne tira fuori un avana dalla fascetta lucente.*) Gigettona, ne avrai visti tu, ai tuoi tempi, di questi sigari di prezzo! (*Glielo mostra con ammirazione.*)

La voce di zia Fanny — (*più severa di prima*) Ester! Ester! .

Ester — (*senza gridare, come se la sedicente zia le stesse davanti*) Impiccati!

La voce — Ma, insomma, che stai macchinando in quel corridoio oscuro?

Ester — (*con una mano affettuosamente posata sulla spalla di* Gigetta *e con la testa voltata verso la porta per farsi sentire*) Non sono nel corridoio... Tengo compagnia alla nostra... (*Interrompendosi e abbassando il tono*) Diavolo!... Stavo per fare una *brioche*! (*Piano a* Gigetta:) La zia non lo dice a nessuno che ha affittata una stanza a te... Capirai che se si venisse a sapere che in casa c'è un'ammalata...

La voce di zia Fanny — Subito qua. Obbedisci!

Ester — Pronti! (*Si ficca il sigaro in un angolo della bocca. Piglia da terra il cappello e se lo mette in testa, calcandolo sopra un orecchio. E con addosso la pelliccia, il sigaro in bocca, il cappello messo a sghimbescio, si avvia quasi vacillando.*) È curioso che il rammollimento comincia a prendermi le gambe come a quell'ometto lì... Ma, con la buona volontà, si va avanti lo stesso! (*Ella esce, e si ode che raucamente grida:*) *Cognac!... Absinthe!... Whisky!...*

(*Giunge, attenuato dalla lontananza, un prorompere di risa femminili.*)

La voce di zia Fanny — (*risonante di compiacenza*) Boietta! Boietta, che non sei altro!

(*Poi, silenzio.*)

Gigetta — (*ha continuato a guardare* Ester, *non più con smarrimento e commiserazione, bensì in una tetra impassibilità. Ed ora, di nuovo sola, ritorna, estatica, al suo pensiero. Rivolge lo sguardo alla carta scritta e rilegge:*) "Non ritardare più, Nellina. . Fra qualche ora sarà l'alba. . Pensa che... (*S'interrompe. Trasalisce. Mormora.*) Una carrozza... (*Animandosi*) È lei! È lei! Deve essere lei! (*Con una energia prodigiosa, vince la debolezza del corpo. Si alza, e, protendendo le braccia, correndo alla porta a destra, oltrepassando la soglia, con un'ansia incalzante, prima a bassa voce, poi un po' più forte, chiama*) Nellina! Nellina! Nellina!... Nellina! (*E nel buio del corridoio, si aggrappa a lei fortemente.*)

SCENA SECONDA

Gigetta *e* Nellina.

Gigetta — (*rientra lasciandosi reggere da* Nellina.)

Nellina — (*indossa un ricchissimo mantello di ermellino. Ha nei capelli un qualche smagliante fiore. Sulla testa un velo. Di sotto al mantello in disordine, si scorge la ricchezza bizzarra dell'abito e la nudità delle spalle e del petto. Ella adagia* Gigetta *sulla poltrona, avvolgendola nel suo sguardo.*) Finalmente... Finalmente ti ritrovo...

Gigetta — Non parlare, te ne supplico prima di aver chiuso quelle porte!

Nellina — (*chiude le due porte, getta via il velo e si slancia a riabbracciare Gigetta*) Gigetta mia cara, Gigetta mia cara! Quando verso le quattro sono tornata a casa e ho lette le poche parole con cui tu mi chiamavi, m'è parso che, nelle ore passate stanotte fra la solita spensieratezza mentre tu mi aspettavi a mia insaputa, io avessi commesso il mio più cattivo peccato. Che odio ho avuto per me, Gigetta, e, anche, come ti ho rimproverata di esserti nascosta per tanto tempo! Io non avevo più a chi rivolgermi, non sapevo più dove cercarti. Tu eri sparita da un momento all'altro, senza lasciare traccia di te, come sparisce un'ombra. . Perchè, perchè ti sei nascosta così?

Gigetta — Non te l'avevo forse avvertito che mi sarei nascosta se mi fossi ridotta al punto di non poter rifiutare i tuoi soccorsi?

NELLINA — La più incomprensibile, la più strana di tutte le cose strane che mi hai sempre dette

GIGETTA — Io dovevo evitare a qualunque costo la tentazione di lasciarmi soccorrere da te; e credo che poche donne, nelle condizioni mie, non avrebbero sentito lo stesso dovere. Ma . a quali atrocità mi sono piegata!... Non parlarti, non udirti, non vederti più . ed essere costretta a insozzare il mio dolore strisciando ancora, con la morte alle spalle, nella muffa del vizio! Che cosa funesta, Nellina Che abiezione! Che orrore!

NELLINA — (*stringendosi a lei* No, non pensarci, non pensarci, ora! E non farmici pensare! Mi metti addosso come dei vermi

GIGETTA — Tu non puoi immaginare neppure vagamente ciò che io ho provato! Del male che mi prendeva il petto io mi vergognavo non meno di quanto ne soffrissi, perché capivo che la consunzione mi rendeva ogni giorno più misera, ogni giorno più brutta... E mi rifugiavo nel buio della notte.. E la luce dell'alba mi avviliva anche più dell'offesa che era passata sulle rovine della mia persona!

NELLINA — (*stringendosi sempre più a lei, dolorosamente*) Ed io ero nel lusso, Gigetta, e ridevo, ridevo, ridevo...

GIGETTA — Ridevi, come ho riso io alla tua età

NELLINA — Ma io avrò il coraggio del suicidio se da questi medesimi tormenti inauditi sarò minacciata! *Si allontana un poco, tutta vibrante, e siede, guardando ancora con la mente il quadro orrido che ella s'è visto comporre dinanzi*)

GIGETTA — (*con riluttante dolcezza*) È stato più grande, credimi, il coraggio .. di non voler morire. E questo coraggio io l'ho avuto.. (*indugiando nella reticenza*)... per te.

NELLINA — (*si leva con una scossa di sorpresa. Poi, attonita, le chiede;*) Per me?!

GIGETTA — (*nell'alternativa della speranza e del timore di essere indovinata*) Di che ti meravigli?

NELLINA — (*trasognata*) Non so... Stanotte, più che mai, mi sembra che ci sia qualche cosa di straordinario, qualche cosa di prodigioso in tutto quello che accade tra noi. E il pensiero che per me tu non ti sei stancata di vivere nella più crudele mortificazione mentre perfino m'impedivi di soccorrerti, mi trasporta addirittura fuori della vita... Io ti vedo come in un mistero, come in un sogno .

GIGETTA — (*sovraeccitandosi*) Ma io, al contrario, voglio che questa notte tu mi veda nella realtà di una colpa, che non hai mai sospettata! Nulla di prodigioso. Nulla! Nulla! Non illuderti più, Nellina! In tutto quello che accade tra noi due non c'è che un rimorso; un rimorso perenne, un rimorso crescente il mio rimorso!

NELLINA — (*spaventata e teneramente soccorrevole*) Il rimorso di che, Gigetta? Spiegati!

GIGETTA — (*levandosi freneticamente*) Io sono stata una di quelle madri mostruose che meriterebbero di essere bruciate vive

NELLINA — (*vivamente perplessa*) Tu avesti una creatura?!

GIGETTA — Sì, ebbi una creatura.

NELLINA — E che ne facesti?! Di', parla: che ne facesti?!

GIGETTA — ... Avevo ceduto alla violenza feroce di un vile... Quando la bambina mi nacque, io era una piccola belva, senza amore, senza coscienza .. Non l'amavo, non mi pareva mia

NELLINA — (*interrompendola con un accento di furore orribilmente minaccioso*) E tu l'abbandonasti?! Tu fosti capace di questo delitto che è il più iniquo dei delitti?!

GIGETTA — (*atterrita da quell'ira inesorabile*) No... Ascoltami... Ascoltami

NELLINA — (*con un grido selvaggio*) Toglierla dal mondo, piuttosto che abbandonarla!

GIGETTA — (*spalanca gli occhi in un terrore di istantanea chiaroveggenza. Poi chinando la fronte, con ribrezzo e raccapriccio, stentatamente balbetta*) ... Io... difatti... la tolsi dal mondo. (*Come abbattuta da un peso enorme, cade sopra una sedia.*)

(*Breve pausa*).

NELLINA — (*accigliata, cupa, truce, ma placata*)... In tal caso la tua coscienza — è vero — non può non essere divorata dal rimorso, ma lei, intanto,.. fu messa in salvo.

GIGETTA — No, perché io l'ho sempre riveduta nella tua persona... Dinanzi ai miei occhi, ella rivive in te. (*Scendendo in ginocchio*) Calpestami, schiacciami, maledicimi . Fammi tutto quello che mi faresti se tu sentissi di essere lei!

NELLINA — (*sopraffatta dalle sensazioni più diverse, invasa da una commozione complicata*) Ma che dici?! Che dici?! Alzati subito. (*La prende, la solleva, la mantiene serrata fra le braccia.*) Ti pare possibile che io voglia maledirti? Ti pare possibile che io voglia giudicarti?!.. Questa tua allucinazione di madre, che dura da tanto tempo e che mi spiega la tua tenerezza, la tua umiltà, i tuoi scrupoli, i tuoi sacrifizi, mi ha fatto per lo meno comprendere che anche una donna come noi può alimentarsi di bontà e di amore. Tu hai carezzato il mio cuore come si carezza un bambino sordo e muto e, facendo così, gli hai dato, a poco a poco, l'udito e la parola. Io ti sono riconoscente, Gigetta, io ti copro di benedizioni, e, giacchè tu rivedi in me la figlia che volesti perdere, ciò che io ti dico dovrebbe bastare, se non altro, a liberarti dal tuo cilicio.

GIGETTA — Non basta, non basta! La tua indulgenza è un dono generoso che tu mi fai, e io me lo prendo con devozione.. Ma non ho ancora ottenuto lo scopo per il quale volli avere la forza di vivere e non posso ancora morire tranquillamente vicino a lei... e vicino a te. (*Si distacca e ricasca sulla sedia*).

(*Un silenzio.*)

NELLINA — (*sedendole accanto, le si curva all'orecchio amorosamente*) Che altro vorresti che io ti dicessi?.

GIGETTA — (*la contempla, la osserva, la carezza, trattenendo le lagrime*)... Queste perle che hai al collo. . Questo ricco mantello... (*Poi, ritira la mano e abbassa il capo scoraggiata.*)

NELLINA — (*Si drizza con lentezza e, cautamente, alle spalle di lei, si toglie il filo di perle e il mantello e fa scivolare l'uno e l'altro sopra una sedia. Indi si turba per la nudità audace del seno. Prende il velo che aveva sul capo, vi si avvolge per nasconderla e resta tuttora indietro in atto di trepida umiltà.*)

GIGETTA — (*chiamandola ad un tratto, paurosamente*) Nellina! (*Erge il torace, contrae le linee della fronte, dilata gli occhi resta in ascolto.*)

NELLINA — (*avanzandosi*) Che hai, Gigetta?!

GIGETTA — Non senti?

NELLINA — (*per rassicurarla*)... Un rumore di passi... Qualche voce... Saranno le persone di casa.

GIGETTA — (*misteriosamente*) Lo sai che casa è questa?

NELLINA — E che temi?

GIGETTA — Di là. . c'è un uomo orribile...

NELLINA — Ma tu non devi temerne.

GIGETTA — (*con gli occhi straordinariamente aperti e fissi*)... Egli... si trascina fra quelle donne. . Ha le mani tremanti, che offrono Ha le labbra livide, che chiedono... Ti cerca, Nellina! Ti scorge... Ti vuole... (*Con un grido*) Viene a prenderti! (*Afferrandola tutta rapidamente e difendendola, quasi che, difatti, l'uomo fosse entrato avido e rapace*) Ah no: questa no! (*Pausa*) (*Indi, tenendola ancora stretta*) Si allontana... Giunge alla porta di scala .. (*Pausa*) Se n'è andato.

(*Si ode nel silenzio il rumore di una porta che si chiude* [illegible])

NELLINA — (*ha un sussulto*)

GIGETTA — Hai visto che ti ho difesa?

NELLINA — (*come convinta*) Ho visto. (*Si drizza e resta immota, in un atteggiamento d'ipnotizzata, con sul volto i segni di una veggenza estatica*)

GIGETTA — (*in un tono segreto di paura e di ambascia incalzante*) Ma quando, tra breve, io non potrò più difenderti, egli ritornerà .. E ritorneranno gli altri che sono come lui... E tu non vorrai respingerli, e continuerai a credere di compiere così la tua vendetta, continuerai a non vedere che essa ricade sulla tua testa, continuerai a ridere, a ridere, a ridere ..... (*Scoppia in singhiozzi*)

NELLINA — (*in una profonda crisi di lacrime*) Non riderò più, Gigetta!

GIGETTA — (*irritandosi*) Tu?!

NELLINA — Sì, io piango, io piango! Per la prima volta piango, perchè con te mi addoloro, con te mi pento, con te, oramai, non desidero e non cerco che un poco di riposo.

GIGETTA — (*in una suprema emozione di giubilo che esaurisce le sue forze*) Io lo trovo, finalmente! Io lo trovo in questo tuo pianto, che ho voluto aspettare e che è, per te, il principio di una vita purificata!

NELLINA — (*piangendo*) Di un'altra vita infelice! Di un'altra vita senza rifugio!

GIGETTA — (*sfinita*) Non è vero. T'indicherò io... il rifugio... e forse..... la felicità. (*Ha un gesto di sosta*). Adagiami sul letto... e dammi dell'aria...

NELLINA — (*la sorregge fino al letto e ve l'adagia delicatamente. Poi apre la finestra*).

(*I primi riverberi dell'alba invadono la stanzetta*).

GIGETTA — Anche l'alba? .. (*Ravvivandosi*) Tutte le grazie, Nellina! È la nostra festa, è la nostra festa, e diremo ancora tante cose belle! Vieni qua, vieni qua.....

NELLINA — (*smorza il lume, raccoglie il mantello, e si accinge a stenderlo sul corpo di* GIGETTA.)

GIGETTA — No, non coprirmi con questo mantello!...

NELLINA — (*si arresta, ha un brivido, lascia cadere il mantello a terra.*)

GIGETTA — (*per dissimulare il significato del suo rifiuto*) Non ho freddo. (*E implora:*) Accòstati..

NELLINA — (*si accosta al capezzale, s'inginocchia, posa una guancia sui cuscini, sicchè la sua testa sfiora quella di* GIGETTA).

GIGETTA — (*si volta tutta dal lato dov'è* NELLINA *e, con soave intimità, le susurra:*) Hai più avuto notizie... di Giacomo?

NELLINA — Notizie di Giacomo?!... No

GIGETTA — Io sì, perchè... un giorno.. mi recai da lui.

NELLINA — . . Era lontano?

GIGETTA — Non troppo lontano.

NELLINA — Era... solo?

GIGETTA — Tutto solo, in una casetta di campagna

NELLINA — Ti ricevette male?

GIGETTA — Io m'inginocchiai sulla soglia ... e lui mi sollevò fra le sue braccia .. come tu hai fatto poc'anzi.

(*La voce di* GIGETTA *si va spegnendo.*)

(NELLINA *ha la bocca chiusa che quasi combacia con la bocca di* GIGETTA *e ne respira l'alito.*)

NELLINA — E poi?

GIGETTA — Poi .. parlammo di te

NELLINA — (*subito*) Che disse?

GIGETTA — Le sue prime parole .. furono queste: " Quando voi, Gigetta, . avete bussato . alla mia porta, .. io . non so perchè,... ho creduto che fosse Nellina . ,,

NELLINA — (*si abbandona nuovamente al pianto: a un pianto sommesso di dolce effusione*)

GIGETTA — " Qui... in questa pace — egli soggiunse io,... qualche volta, . la chiamo a nome, sottovoce, .. come se ella fosse... nella stanza accanto..... ,, E mi disse di più.. ... Mi disse... (*Il languore vince la sua voce; ma il suo pensiero continua a parlare.*)

(*Si odono appena, in un ritmo piano, i singulti di* NELLINA.)

. . . .

IL SIPARIO CADE LENTAMENTE.

Roberto Bracco.

NB. — POESIA pubblica solamente scritti inediti.
POESIA ne publie que de l'inédit.

L'EMOTION NOUVELLE

PROPOS DE FEMMES

POUR CYRILLE BESSET

Lisbe pensive: si mon agresseur était revenu, je l'aurais fait écharper Il n'est pas revenu, j'y songe.

⁂

La vanité de l'homme est d'une candeur charmante. Quel malheur de la défriser et de leur dire: « on n'a certainement que les femmes que tout le monde peut avoir ».

⁂

Chez les abeilles, les reines n'ont pas de rois, et chez nous, on n'a que les demi-femmes.

⁂

Je n'ai pas connu d'homme dont je n'aurais pu faire quelque chose, mais ceux qui sont faits pour m'entendre, sont ceux qui se passent de moi

⁂

La seule bonne foi féminine qui vaille maintenir l'insécurité.

⁂

Ils devraient bien nous épargner d'avoir à leur attester des froideurs dont on est si peu sûre

⁂

Entre les heureux et les malheureux je sais enfin qu'il ne faut plus voir même une nuance.

⁂

Les escrocs, ceux qui m'envient! Ils me volent l'émotion qui m'est dûe, la seule gloire dont je veuille

⁂

Qu'ils sont injustes ceux qui ne nous aiment pas! Sont-ils même polis?

⁂

Je suis le sourd qui chante pour s'entendre

⁂

En art, on ne part du bon pied, qu'en quittant ce qui plaît.

⁂

Il y a les beaux livres que j'aime et les beaux livres que je n'aime pas. Je ne sais lesquels je préfère; je reviens à ceux que je n'aime pas.

⁂

J'écris pour l'homme ce qu'il lui faut savoir de nous: mais il ne le reconnaît pas

⁂

Les femmes ne sont pas de mon côté. Elles ne sentent pas le prix que je leur rends, par mes différences hargneuses.

⁂

Ceux qui me donneront la joie d'aimer mon dernier livre, ne l'auront pas compris

⁂

Je n'aime que les ennemis de mon esprit En art, c'est à dire en amour, c'est la colère qui donne.

⁂

Entre les amis et les ennemis, qu'on me montre une différence

⁂

Propos de Lui ou d'Elle: Moi seul suis écrasé de tâches. Qu'est-ce que le voisin a jamais eu à faire?

⁂

Tout écrivain à qui j'offre mon livre, me donne envie de l'avoir écrit autrement.

⁂

Un seul écoute ou deux. ceux qui n'importent pas. Et cependant, ailleurs, il y a de grands curieux.... Ailleurs.

⁂

Oui, mais voyager, quelle moisissure, quand on ne laisse rien qu'on aime.

⁂

Un grand artiste ne sait pas mieux parler à la femme qu'un autre, mais il la froisse en des paroles, un peu plus incurablement.

❧

Par leur souci de se faire admettre, il n'est plus qu' une espèce d'hommes qui retrouve le ton de la conversation: il n'est peut-être plus que l'homme un peu déchu pour être tout à fait charmant.

❧

Combien le public est docile! Pourquoi ne lui jette-t-on que des croûtes? Je vous jure qu'il enfournerait tout, et surtout la beauté.

❧

Je ne demande pas à voir naitre un Censeur de la critique: son métier serait trop facile

❧

Ce que nous aimons tant dans la louange, c'est qu'elle « *descend* » qui la donne.

❧

Je ne me reconnais qu'un don littéraire: c'est un manque absolu de mémoire.

❧

Que c'est difficile à faire, l'amitié!

❧

Le mariage est un crime, car il lèse deux êtres de partout. Dès lors il reprend son beau prestige cruel, qu'en secret il a toujours eu. S'il est un crime, alors commettons-le.

❧

Faisant ce que je dois, c'est à dire bien plus, je meurs de n'avoir pas fait aussi le contraire.

❧

Quel grand souci de moins qu'un bonheur poursuivi qui devient impossible!

❧

Le meilleur des amours ne console personne; ceci posé, rien ne peut plus nous décevoir.

Aurel.

IL TERREMOTO

FRAMMENTI DE' «CARMI DI ANGOSCIA E DI SPERANZA» PUBBLICATI NELLE EDIZIONI DI «POESIA»

(Additiamo ai nostri lettori questo meraviglioso canto di GIAN PIETRO LUCINI come *uno dei primi capolavori del verso libero* in Italia e come l'*unica* grande manifestazione del genio poetico italiano di fronte all'immane disastro nazionale).

VI

Dove si arresta l'ascosa bufera,
se smantella i pilastri monoliti,
se fonde i graniti, se storce
le volte millenarie,
se abbatte le arenarie in suo cammino
e penetra e sconvolge e si dibatte,
tra strato e strato composto e compresso
dalla diuturna fatica delli Evi?

Si ravvoltola e rota la caligine
s'affolta all'aquilone;
traspare il ghigno del Dio-Terrore
dalle membrane incrunate, lacere della Notte
tremulo a luccicare, indi s'inghiotte,
sformato e sgangherato,
come un osceno sbadiglio,
scompare, si spegne cachinno lugùbre
tra cilio e cilio, delle nuvole negre.

S'innalzano trincee; s'improvvisan fossati,
fuma esausta la fonte
rimbucata nel monte,
zampilla una fontana d'acqua medica
in mezzo al selciato:
s'incendiano i roveti nelle forre,
schioppettano i sarmenti raggomitolati,
si storcono allo strazio le rame delli ulivi

Danzan, sobbalzan le piazze
dondolano la torre, il campanile, i comignoli;
sgretola il muro, discorre
sopra sè stesso obliquo,
degrada, scivola liquido torrente di pietre
estua l'alluvione del brecciame,
si sfondano i tetti in un tonfo,
ricopron le sale, i tuguri, i tesori, lo strame

Torte ringhiere disalveolate
vacillano sospese;
lastre di marmo aeree
rafferman desiderii di salvezza
miracolo alla statica;
s'incurvean le pareti
risolvono impensate ragion d'ingegneria,
mireggiano e procombono;
rimbalza il pietrame e si sfascia
Tutto si rotola al bujo,
dentro un'asfissia di polvere

Urla, lamenti, tormenti,
l'epilessia dell'irrefrenato,
spasimo de' giacenti
panico pazzo, fuggire!
Dal fondo preistorico, risorge il troglodita,
è il selvaggio impotente che ripara all'inferno
spoglio, nudo, coperto e difeso dai semplici istinti

Ed, ecco, in alto, quel frutto-uomo
di cui si incinse la trave di ferro:
s'aggrappa coll'ugne scarnate,
penzola al vento, ludibrio alla piova e lo sferza:
balla col vento che va, suppliziato
dalla speranza,... ma allenta le braccia,
si schiaccia.... il gorgo ciottoloso lo maciulla

Ancora una volta, Meteora Tifone
balena intermesso Iddio-Terrore;
arcua le lacche, ghigna, sbadiglia
s'immelma di sangue e fanghiglia
Perchè il fondo del Mare si solleva
rovescia l'immane marata
scoscende la cresta spumosa ed occhiata,
come il viscido corpo del Pitone,
sublima ed affonda navigli e tartane
dilaga, travolge, confonde ed uguaglia,
risale per fiumi improvvisi alli assalti
innaturali di alture racchiuso
da dighe e da spalti scheggiati,
rotola, ruba, ritirasi, raschia,
ripiomba nell'alveo lasciato.
Tutto ha con sè dalla piuma al cadavere,
dal frusto di pane al giojello

Gavazza la Terra e dimena il trescone,
orribile a viver l'amore.
- *« Io ti posseggo per sempre mia*
Principessa - Figliuola - Sicilia,
ed esclusivamente, e in allegria
godi l'amor di tua Madre,
o troppo adorata dagli Uomini ladri
Io ti riassorbo nella Teogonia;
ciò che la Terra abbozza
perfezionano l'Acqua e il Fuoco,
valletti, a richiesta, di razza, perfetti. »

Ma serbansi le umili cose
resiste il fiore.
Le siepi di gerani vivono ancora
slabrano tra le frappe,
colle boccuccie rosse
confortano di porpora serena,
insistenza alla vita
Si sradicano i cedri e le quercie
ma turgide poma d'oro,
nelli orti e nei parchi, tondeggiano,
placide natalizie,
silvestre strenna a bionde puerizie
frutti d'intatti aranceti,
sopra la distruzione, sarcasmo innocente,
miti, invitanti e spavaldi

VII.

La coppia, che dormiva il buon riposo,
dopo il lavoro e l'amore,
la sposa affidata allo sposo,
ora dorme la morte.

Il bimbo, che sognava
côrre ai primi tepori, il domane,
per le ajuole, narcisi e violette,
ha colto, ne' pugnetti irrigiditi, pietrame.

L'avola pargoleggiava,
nel breve sogno, coll'ultimo nepote
balocchi nuovi, desiderati
porgeva ridendo e provocando,
tra le graziette imperiose,
la cara stizza al bambino:
ella stende col braccio spezzato e il capo fesso,
scheggia di trave ai Lemuri,
lembi macchiati di stoffe

Aveva vagheggiato, commossa, la fidanzata,
tra uno sguardo compreso e una promesss.
e vi aveva assegnato, tra il fraschеggiar d'un giardino
e un poggiolo proteso come la sua fede,
qui, la sua breve casa,
qui, nido fresco, imbottito
pe' baci ed i piccoli a nascere.
Caverna d'improvviso spalancasi e s'infosca,
la racchiude mal viva nella cripta,
suppliziata di fame, sepolta.

Stringeva le ugna l'avaro
farneticando favole miliardarie,
inganni astuti e chiusi,
frodi sapienti e tenaci,
spilorcerie ridicole,...
l'ebbrezza di un bagno nell'oro
nudo sentire sul corpo pulsante
le mille lingue fredde delle monete a lambirlo,
immerso tutto, sino alla gola; ..
precipita, sprofonda
il forziere si squarcia su di lui;
soperchia il denaro, l'innonda,
soffoca, si contorce sotto la propria avarizia,
ne guarda la dovizia colla morte

Cinico arguto il pezzente,
dentro l'androne non suo assolveva,
tra i cenci del giaciglio, all'illusione un groviglio,
ozii, palazzi e festini,
abbondanza di cibi e di vini
mordono i denti lunghi
...ta di chiavica e sterco
bocconi rotto, schiacciato

E un vagito a rispondere a un grido
sugge alla mamma un pargolo
l'ultima stilla di latte.
Ella si schiva e si dibatte,
rantola nell agonia, ne aborre il contatto .
le labra, innocenti mignatte,
non lasciano il capezzolo freddo e martoriato.

Per quali speranze si apriva
il cuore in tumulto de' giovani?
Amore desiderii, battaglie e vittorie,
piegare all'ingegno materia,
foggiarne utilità;
spronati, emularsi, la gloria
sorprender dai lunghi capelli,
rizzarsi, Eroi, sopra l'umanità.

Scavate picozze e picconi,
s'immergano le pale dentro le macerie
zappi l'uncino dall'erpice,
rifrughi a fondo la vanga, larga alabarda pacifica;

calcolate alla leva d'acciajo la soma,
bilichi al fulcro il masso e lo sollevi;
mordete coll'ugna e coi denti
sul cumulo che palpita;
cercate nuove agonie
codesti giovani forti,
questo calmo scienziato,
l'infermo protetto da un tetto fortuito, miracolato,
la cortigiana bellissima, lussuria generosa,
la monaca spirata coi diti in sul rosario,
tutta la folla di questa città;
la folla delle mani che fanno, accarezzano, pregano,
spiegano, additano, negano
delle bocche, delli occhi; parlarono, risero,
mentirono, vivi, tese
la folla delle membra e de' pensieri
diversi, inimici, uguagliati
dentro l'inevitabile, promiscuo cimitero

Eccone le pupille dilatate
scernere da spiragli sotto le ciglia arruffate;
occhi non più umani
globi emersi dall'orbita,
frutti viscidi e vitrei, peduncolati al cranio,
occhi revulsi dell'appiccato;
occhi disciolti in lagrime,
occhi vuoti e spenti,
occhi bruciati dal fuoco
occhi che insistono nell'ultima preghiera,
chiamano ancora, gemono;
occhi pietà disilluse,
occhi violacei singhiozzi,
occhi divini, e non sofrono più, isterici, rapiti
occhi di spose, di vergini, di bimbi;
occhi di prostituta ed impazziti
occhi pervinche e asfodeli
calpestati sui cespiti,
all'alba, e svelti di sulli steli,
e l'occhio del vegliardo che seppe molte cose;
e tutti li occhi miserandi e pesti
anonimi, in folla, a guardare
spalancati, o velati, o feriti, o sconciati;
e ciascun d'essi, non morto, a respirare

E vagellar, così, come per l'uragano,
arbori torti al refolo in vortice —
le braccia infangate di sangue
dita divaricate, cianotiche foliole,
anular fidanzato mignolo ingiojellato,
palme escoriate, convulse,
resto di tutto un uomo,
indice di una sepolta
chiamano, si dimenano,
s'aggrappano alla ragni,
al fuscello, ad un sbuffo di vento,
all'acquazzone che scroscia e stempera la mota
all'ultima illusione

« *Morire, morire insensati!* »
Recusa la pigra natura.
testarda succhia dalla rovina
costanza — o radice maligna? —
nutrimento a sè stessa e si ostina
vivere vile, feroce, insaziato;
vivere agonizzando, il tremendo peccato!
« *Bere, morire!* » singulta e mormora
il ferito impotente a trascinarsi;
morire è dono imparadisato,
per non sofrire più!

Ma vive il superstite ch'ode
respirar sotto i piedi il parente?
Ma vive, se chiede dimentico
pane pel ventre sacro ed ignobile?
ed acqua all'arsura? Pane!.... Un tesoro.
La prossima fonte è scomparsa.
Vivono? Fantasime!

Hanno paura di vivere
— Nè vivi i fratelli rimasti,
ch'insidia la pazzia,
che l'egoismo abbrutisce,
che si combattono tra loro;
galoppano, s'arrestano e nitriscono,
come cavalli all'assillo!
Son cenci insanguinati,
membra spezzate e commiste
tra la pietra e le incastra;
materia che vi si agglutina
di belletta, di carne e cervella

Questo si chiama vivere,
se ancora si respira,
quando la Terra carnivora,
vuole amare Sè-stessa, baciando
nell'incesto mortale, Sicilia
E queste l'ombre pallide,
tra l'ombre opache ed immobili,
larve scomposte ed urlanti,
apparizioni fantastiche;
fluttuare di camici lacerati e flosci,
brandelli, cuori vivi, esposti dietro le costole
cuori che si svuotano, rovesciati in gola,
squarci, che osceni boccheggiano,
singulto che rompesi in bocca. —
Quale delirio il ritrovarsi,

sorelle madri, mariti,
in traccia, sui ruderi scossi,
piangere, finalmente, riuniti!
La carogna fetente già appesta ed avvelena.

Vien la Rapina co' suoi Predoni,
fescenna e determina,
sull'orror di natura,
meticolosamente l'orrore dell'uomo.
Passa la notte.

Vagheggia il suo dominio incontrastato,
angela distituita,
polluta d'ogni mano e d'ogni sesso
se ne compiace, Vampiro – Disperazione
Turbinano voli intorno di corvi, e gracchiano
dentro la nebbia, su l'acque immonde,
sopra ai roghi mal spenti
chiamanosi al pasto in mezzo ai carnai,
contendono ai cani vaganti
lacerti e putride anatomie.

Come in sua rocca forte
convita la Morte sorella;
accorre e ne inchioda le porte a chi bussa
Prefica inefficace, la Commiserazione
ne batte colle nocche pie l'usciuolo.
« *Ritorna ;... venisti assai tarda*
lasciaci al nostro piacere silenzioso ed accorto. »
Scioglie i voti prolissi di cenere,
e sorride Augusta beffarda

VIII

Terra d'Italia,
Terra precaria ed instabile,
Terra di fuoco, avvampa,
scuotiti, apriti, ruggi,
muggi, sul baratro scoperto e svuotato
del mar che ti abissa ed innalza;
turibola soffi e pomici;
Terra, prodigio, proclama
la tua passione profonda;
lagrima bragie, romba;
affidati all'anima tua
da crepa, spiraglio ferita;
esùla, esulta e fuma,
vittimata, sull'ara,
dà inferie di te stessa al tuo furore,
convulsa il tuo Popolo,
spegniti dentro l'ombre
Oggi ti fuga ed onora ed affranca
l'eroismo recente,
colla indefessa temerar età,
ti risigilla a noi,
ti incatena alla nostra nazionalità

Noi ti ameremo di più, se ci è dato;
noi ti adoriamo, così, spodestata,
milite, artiere, sapiente,
artista, agricoltore e magistrato
Prendi di noi la parte migliore,
quanto più vuoi e ti possiamo offrire,
noi siamo senza invidie,
e siamo senza timore
tributeremo a te tutta l'anima nostra;
sorgeran le Città luminose e ridenti,
popolate, frequenti guardate in la chiostra
delle colline, aperte in sulle rade offerenti.

Però che Italia è nostra patria viva,
si ristaura, s'abbella e si glorifica,
nel fluttuar de' secoli:
con guerra lunga e tormento,
venimmo a possederti
verde, placida, pia,
una, redenta, sicura
Patria indivisa per sempre
d'opere, d'arti e di biade,
riconquistata sempre
contro te-stessa ed i Barbari
fatica, stimolo, premio,
protesa volontà
Sta,
sacro e tragico orgoglio!
Baciato dal Disastro in sulla bocca,
mostro, che sforma e sublima
rispondi col fervore
alla notte d'orrore
si rinsalda e risorge
nel suo grembo ferace
Italia, amore e dolore
Viva la Terra d Italia.
è muscolo è carne rossa,
spiccata da lei la sua Pr le le semina
l'ubero e vi si infossa
Io ti canto a rinascere come la primavera;
canto le giovani schiatte
tornate al suolo delli avi;
lo ripolisce e lo fabrica
Canto i nuovi palazzi rizzati,
i porti accomandati,
il faro che segna allo stretto le vie,
le messi e le raccolte, pacifiche, georgiche,

i casolari, le malinconie
care dei vespri che calano
silenziosi ai coltivi
violacei ad imbrunir di tra li ulivi.

Canto Colei che non muore mai,
non si abolisce, s'inradica nel cuore,
nelle membra, nelli atti, nella lingua;
canto la Patria nutrice
e dalle prime origini
alle postreme età,

E canto le nostre speranze
sul giorno lagrimato,
se il triste fato adduggia l'Angoscia
Che balza il Peana e declama;
che intona la fanfara, al clangor delle trombe,
Il lucido avvenir riaffermato.
Noi, che abbiamo già vinto,
vinceremo di nuovo:
a noi tutto è dovere,
non piangere, operare.

Ma se il grigio Egoismo si rimbuca,
ragno dentro i crepacci,
a tessere la ragna,
stacciando colla tela
il sole, la piova e la noja,
vigile al volo della preda innocente,
interessata impudenza all'agguato,
questo si additi e maledica
disertor, scellerato, imperdonato.

Oh, ciascuno che è nato
sia il buon valoroso;
dia ogni mano moneta,
ed ogni bimba un fiore,
ed ogni giovane un bacio,
un canto ogni poeta
ogni vegliarda preghiere,
ogni bellezza un palpito d'amore;
diano dalle glebe il grano,
della officina il ferro,
dalla foresta la trave,
e tele dai telai,
lane li armenti,
ed il bronzo campane e mortai

Per il fior, per il bacio ed il sorriso,
si plachi lo strido alla strozza,
torni il sangue alle gote, alla carezza;
ferita fragilezza s'appoggi alle spalle
di chi la sorregge e la guida;
ma il pianto no, quest'oggi
bisogna lavorare.

Oh, ciascuno che è nato
venga predestinato a riscattare,
dalle tombe insaziate,
vite che si dibattono e vogliono sorvivere,
l'amore ci sfavilli dalla faccia
come il sole, e la indora;
questa è l'ora suprema
di sapere morire e rinascere

Operiam sulla Terra,
sul ferro che sprizza al martello scintille,
sulla pietra scheggiata allo scarpello,
operiam sulla Patria
Ed il sangue versato?
Fluttuan sulle acropoli gonfaloni scarlatti,
chi accorge sulla porpora
macchie di sangue umano?
Convien che ognuno si rifaccia Iddio;
egli, che dà sè stesso in redenzione,
non riconduca l'oblio, ma l'azione.
Stirpe grande d'Italia,
inesausto tesoro;
Fratelli, operiamo: al lavoro!

Gian Pietro Lucini.

A L'IDEA NUOVA

O mio santo pensiero, perdona se ancora una sosta
inutile mi tenne sospeso nel cammino mio;
perdonami qualche momento di dubbio, il desio
di farmi udir, la vana fatica che a l'anima ho imposta.

Sian questi versi come la mia ghirlanda d'addio
un po' vana, di fiori dei vecchi verzieri composta;
come un peso ch'io gitto per liberar la nascosta
idea che dentro il cuore mi batte chiedendo l'avvio.

Idea che, s'io riguardo nel mio Desiderio, m'appare
come un luminoso, sanguigno e terribile mare.
e il cuor trema talora di giungerne i porti lontani.

Ma — Volontà — squarciata l'ultima nube, domani
io risorgerò forse, recando — fiaccola o stella —
a gli uomini una luce di rivelazione novella.

Federico De Maria.

SERA D'URAGANO

Il cielo è nero fumo che voltola, sfiocca, imperversa
come a un fiato d'incendio. Corron ruote di cenere
per l'infinito campo: gorghi d'ocra e di fuliggine
si riproducono e ripercotono. Tutto fugge come a un gran fosco mare.
Le case impallidiscono di spasimi su le montagne,
mostrano i mille occhi da le palpebre chiuse. I lampi sono rosei
come i filari efimeri de le gambe a le ballerine
in passo di finale.
Le folgori son come bisce verdi o violette.
Spesso han vene di sangue a capo, a coda.
Sparve la scena de' monti lontani.
I monti attigui sono i lontani. S'opaca la distanza.
Eccoli dispariti
Una dolomia, sola, il chiaro picco mantiene
alto, in un canto de la nerezza, teso.
Piovon tutte le acque, a gocce, a schegge, a frecce, a micce arse di fuoco.
Gli uccelli fuggono gli occhi accesi dei gatti saliti su le piante:
i gatti fuggono le spire di bragia de le folgori:
le foglie degli alberi tremano per l'Universo.
Io m'abbandono a tutti i fiumi oscuri di me stesso che straripano.

Paolo Buzzi

VINCITORE DEL I CONCORSO DI "POESIA,,

Da le "RANOCCHIE TURCHINE,,

DANZA DEL VENTRE

Femmine ignude con pupille immonde
avidamente saltano un trescone,
e lor mammelle sitibonde e prone
sgonfian sul petto flaccide e profonde.

Scattano torsi e ventri si ripiegano:
coppe sanguigne in nudità di latte.
Sotto le ascelle la cesarie sbatte
e le pupille in mar d'ansie s'annegano.

Il desiderio sminuetta addosso,
ride, saltella, guizza e non addenta;
vigila e ringhia, lascia e poi s'avventa
con un urlo bramoso di molosso

Oscenamente si avviticchia e morde
le carni, e le martella, e le ritorce;
anime e braccia fuman come torce;
si tendon seni e succhian bocche ingorde

Strani tintinni orchestra a scrosci il sangue,
passano fasce rosse sopra agli occhi
e sembra a un tratto, o sogno, che trabocchi
tutta la vita dalla vulva esangue.

IL GIUOCATORE EBBRO

Bisbiglia: — Bevi, cane di taverna!
Tutto l'azzurro sembra più turchino,
ora le stelle in cielo smeraldino
dormono: a loro il sol fa da lucerna. —

L'uomo compiace quella voce interna,
e beve e grida, e canta ebbro di vino.
Cantano le campane anche al mattino
perdute nella giovinezza eterna.

Tracanna ancora, livido, e sghignazza.
Giuoca la fame. Ride, ebete, ignaro.
E, cieco, a un tratto, trema, e si recide

la mano, che non ha più rame, e ride
mentre irritato dalla luce pazza
la getta nel piattello del denaro!

LA FORCA

O forca, aperta come una finestra
dell'ombra, in tuo silenzio ecco m'affaccio
Un prete passa. Gesù Cristo ha in braccio.
Una campana dondola maldestra

Or sento il collo che mi si sbalestra
e irrigidisce al taglio del tuo laccio;
mi divincolo, grido e non discaccio
quest'angoscia mortal che m'incapestra.

Gli occhi schizzan dalle orbite sanguigne,
e vedon sotto a me livide, ingorde,
le case accoccolarsi in loro frotte,

mentre le stelle arrazzano rossigne,
e la Morte che sa, falcia le corde
e mi sprofonda nel cuor della notte.

Enrico Cavacchioli.

VINCITORE DEL II CONCORSO DI "POESIA,,

APOCALISSE

« *Au fond de l'Inconnu pour trouver le Nouveau* »

CH. BAUDELAIRE

PER F. T. MARINETTI

Filibustieri del Tempo, corriamo
all'arrembaggio sotto le nubi sanguinolente
della Fatica demente!...
Pierrots sdrucciolevoli, ansiamo
come dynamo.
Acrobati stellari,
danziamo sul filo d'oro falso
del millenario lavoro terrestre.
Oh gnomi dalle ispide barbe gialle
vi opprimeremo di un rupestre
sogno millenario.
Templario distruttore
che aizza le polpute cavalle
in foja,
contro la Noja.
— Pende il nembo
come spada di Dàmocle a sghembo
sui Vulcani
gonfi di dyonisyaco furore.

Ed ecco il Distruttore
si avanza
con la ganza incestuosa,
amante briosa
del boja adultcrino,
E gittano all'aria la coltre
del Sogno e del Silenzio
che gravava sui Mondi malati.
— Rinnovate! Rinnovate!... —
gridano i Secoli strozzati
nel nascere....
a la volontà che accende la mina.

L'Avvenire in fasce d'assenzio
sbadiglia un sorriso perverso:
— Chi raccoglierà le scorie
dell'Universo?..

Libero Altomare.

RÊVE ROUGE

L'albanais pâle à la ceinture rouge ;
Un grand portique ; un tendre soir roumain ;
Dans la cour rose un puits verdi qui bouge
La perche haute ou brille le carmin.

Au loin le bruit des violons en fièvre ;
Et l' homme joue avec son couteau fin.
Le fourreau vert soyeux comme une lèvre,
L'air du couchant léger comme une main,

Lui font revoir le meurtre qui l'enivre,
La femme en sang et l'acier dans sa chair....
Et sur le ciel d'airain, d'ambre et de cuivre
L'albanais pâle et brun baise le fer.

Hélène Vacaresco.

POÈME DANS LA ROSÉE

Dans ce calme matutinal où trembleraient des flûtes
aux doigts virgiliens des bergers,
tu reposes, île de silence et d'or rose,
ô Capri,
parmi tes ombres aériennes,
sur les genoux limpides de la mer.

Au port qui rit, du seuil des vagues,
les barques — pareilles à des palombes frêles —
dorment avec la tête sous leurs ailes,
la proue baignée par l'eau peureuse.. .
Un marin chante quelque part
la Tarentelle . .

Du village en clair de lune,
des pergolas fraîches et des rochers
vient un parfum sucré de figues et de treilles;
c'est le naïf moment humide où tu t'éveilles
svelte et ruisselant de jeunesse
comme un joueur de lyre!

Tends-moi les bras, petite esclave
dont les yeux rieurs ont contenu ma vie
Tu sais que mon cœur tremble au glaïeul de tes lèvres!..
je veux presser, comme aux vendanges,
ta chevelure de mûres noires
et ton corps clair.

Voici qu'avec un friselis soyeux,
tes pieds cambrés glissent sur le marbre:
Te voilà au jardin, plus jeune que n'est un dieu
dans l'aurore et dans la rosée!
Et tu danses sur
le profil du ciel bleu....

Jusqu'à l'instant où pâle et comme ivre de joie
tu tendras tes poignets à mon rauque baiser,
tes poignets et tes paumes un peu moites,
ton ventre duveté et tes hanches étroites
qui on effeuillé sur leur amphore
toutes les roses de Trimalcion!...

MEDIANOCHE

J'ai compris combien je t'aimais en voyant la nuit lunaire...
Son reflet qui tremblait sur la mer,
semblait couvrir de diamants
une poitrine qui respire,
et que l'on n'étreindra jamais....

Ce reflet qui tremblait sur la mer
— Floraison pâle du nocturne cimetière —
semblait aussi des lys de larmes, des nacres mortes,
toutes les jeunesses effeuillées
d'un doux cadavre qu'on emporte!. .

On aurait dit enfin quelque sente mystérieuse,
le chemin des destinées
qui prennent envol dans la lumière,
la route vers les terres promises, vers les chimères
irréalisées comme notre Amour!

Cependant, les rocs derrière nous, les rocs
dressés à l'horizon implacable,
nous heurtaient tels que la vie brutale et la réalité!...
Nous ne verrons plus ces lueurs éteintes,
ni ces paradis introuvables....

Car ces beaux corps frémissants d'eau,
ces gerbes d'éphémères pétales
ce chemin nostalgique et sans personne,
ce clair de lune qui coule et tremble,
aspirent — tel mon cœur — au delà du désir!. .

Jacques d'Adelswärd-Fersen.

LES MAINS

A CARLES VILDRAC

Un bel été, si calme et pur, nous fut donné,
Que plus harmonieux vont nos pas dans l'automne.
Tout reste illuminé d'une ardeur forte et sobre
Et voici qu'au jardin, ce dimanche d'octobre,
L'air a gardé le goût d'une œuvre de santé.

Splendeur des dahlias où s'enclot le bassin!
Jeux d'enfants dont le rythme en mes yeux se balance!
Sincère envolement de petits bras qui lancent
Leur naissante vigueur vers de plus clairs destins,
Vous qui ne savez pas la rancœur grandissante
De mon être, tandis qu'appuyé là je pense
Au recommencement des gestes faux demain!
Souple beauté de ce dimanche, qu'ont tissée
Tant de travaux, d'efforts, de rythmes, de pensées!
Ignorez, ignorez ce qui fait qu'à cette heure
Parmi votre éclat qui palpite je demeure
A regarder, penché sur la rampe, mes mains!..

Oh! peut-être déjà le long de la terrasse
L'inconscient aveu aujourd'hui s'est posé
De mains pareillement infécondes et lasses;
Et peut-être elles s'approchèrent tour à tour
Divaguantes encor d'avoir accompagné
La vieille semaine et son branlement de jours?

Oh! hantise et remords d'une tâche de vide!
Qu'est-ce, ce cœur qui bat, ce cerveau, dites, dites?
Ces pas sonnant sous l'azur, e l'ambition
De ces yeux qui cherchaient des tours à l'horizon,
— Si posent là, réel, leur misérable exemple
Toutes ces mains sans joie, en ligne, sur la rampe?

Oh! combien sommes nous qui ne les pouvons suivre
D'un élan de l'esprit assez heureux et clair,
— Ce moment — tous les petits bras battant dans l'air,
Et qui songeons aux mains que nul temps ne délivre
De l'inutilité lourde comme les fers?

Par l'allée au génie ardent et bourdonnant,
Font la cueillette d'avenir — allant, venant,
Attendant les destins — ces doux gestes d'enfants.
Mais nos mains! mais nos mains, elles n'ont pas le temps!
Car leur tiédeur vivante est faible; et les jours passent,
Et le possible éclat s'éloigne de nos faces,
Qu'un jour, en s'en allant comme de jeunes sources,
Y auraient reflété nos mains fières et douces.. .

O jeux qui tournez dans les fleurs! O vaste éclat
Qui les vouliez — mes pauvres mains — illuminées,
Noyez-les dans l'instant trop beau, dans tout cela,
Noyez-les plutôt d'or vivant — ces condamnées!
Et laissez mes regards les fuir en ce beau jour,
Pour qu'ils puissent du moins monter dans un grand trouble
Et peut-être évoquer au sommet de la tour,
S'agitant vers le ciel, des paumes délivrées....

Georges Périn.

Mon cœur est un ciel lourd...

Mon cœur est un ciel lourd d'orage où la tempête
Eploie immensément ses deux ailes de plomb,
Et ne s'abat jamais, et semble toujours prête
A fondre, éblouissante, en l'espace profond.

J'étouffe ! Oh ! ce couvercle écrasant sur ma tête !
Ce brasier sombre où le vent meurt sans un frisson !
La terre sous mes pas semble craquer et quête
Un peu d'ombre, un peu d'eau... Où refraîchir mon front?

J'ai plongé mon visage au fleuve, et j'y retrouve
Le plomb de l'air et la torpeur de l'air brûlant.
N'éclateras-tu pas, orage ardent qui couves
Dans mon cœur accablé, depuis un si long temps?

N'éclateras-tu pas? Toute ma chair t'appelle.
Ivre-mort le soleil a coulé dans mon sang.
Dans un fracas sacré, dans un vol d'étincelles,
Ouvre l'écluse d'or de tes doigts ruisselants:

Les fauves passions aux gestes frénétiques,
Debout dans le réfuge ébloui de mon cœur,
Vont dénouer leurs chevelures électriques,
Et je crierai de joie aiguë et de douleur.

Qu'importe ! Que l'orage exaspéré massacre
Tout ce qui fut jadis ma joie et mon orgueil,
Et que la foudre de son baiser bleu consacre
L'arbre qui se dressait, magnifique, à mon seuil,

Que l'espoir clair des nids s'écrase sur la terre,
Que le fleuve déborde en noyant les chemins,
Que flambent les moissons, que croule le tonnerre,
— Mais que le ciel devienne enfin pur et serein !

Cécile Périn.

VIRGO PURISSIMA

A LA FRANCE

Tandis que complaisante et lointaine, presque étrangère,
Tu te livres à leurs caresses,
Comme une reine et comme une catin tout à la fois,
Tandis que leurs gestes vicieux
S'efforcent d'éveiller en toi, ô Vierge,
L'impossible volupté,
Je contemple tes yeux, tes beaux yeux d'immortelle,
Afin d'y découvrir ton âme !
Que m'importe ton corps qu'ils ne peuvent même pas souiller;
Que m'importent les chants obscènes,
Et la fausse ivresse qui les pâme?
Tu ne saurais frémir sous leur baiser!
Mais en moi, qui n'ai pas souci de te prendre,
Je sens pénétrer tout doucement
Quelque chose de divin, quelque chose qui dépasse le songe,
Et qui émane de ta vie, de ton tourment, de ta beauté,
Comme d'une fleur sauvage l'odeur profonde,
Et je pleure.
Je voudrais te donner mon sang
Cela vaudrait mieux que des cris, des chants ou des psaumes;
Mais je suis si humble
Et pour t'offrir mon cœur, je ne sais comment;
Car tu acceptes les caresses
De tant de faux amants qui ne croient pas en Toi !

Philéas Lebesgue.

A mia figlia Renata perugina

Perchè Davide di Domenichino,
perchè san Giorgio in te di Donatello
rinacquero, fratelli al tuo fratello,
io ti chiamai col bel nome angioino

Nè odoroso così nè così fresco
mai, come il fior del tuo nome regale,
alla stagion sua grande, il madrigale
sulla bocca fiorì di re Francesco.

Ma gl'ignari e i sereni occhi tu sgrani;
ride l'aurora tua della parola
vespertina che oscura i versi miei;

ed io nel riso tuo sento il domani
rider dell'arte che fallì. Tu sola
la mia posterità, sola tu s

⁂

Odi, o tu che biancheggi unico fiore,
nella notte del cuor, come un ligustro:
tu che sei, nell'albor del primo lustro,
al cuor vecchio e non lasso ultimo amore.

Chiare così come le luci chiare
che per quegli occhi parlano del sole,
parole io d'arte, io vo' d'amor parole,
chiare che tu le intenda, oggi parlare.

Io ti dirò che là Tor degli Sciri,
là dove tu vagisti, alto alla luna
favoleggia di Braccio e di sue bande

Che l'Umbria di smeraldi e di zaffiri
ornò la povertà della tua cuna,
che Pier Vannucci fu vicin tuo grande.

E ti dirò che là, dove s'inarca
Porta San Luca, Cesarin Roscetto
la chiesa architetto come un sonetto,
puro come un sonetto del Petrarca.

Entriamo: è del disio l'ora di miele;
e tu, l'ignara del peccato, piega,
senza gravarlo, il tuo ginocchio, e prega
tu, che sorella sei di Gabriele

Ave, o piena di grazia, ave Maria;
o madre, che mi dici unica il cuore
muto, il cuor muto della madre mia.

Tu, l'eletta che hai teco Iddio Signore,
sei benedetta in fra le donne, e sia:
tu che il frutto maturi e che sei fiore.

⁂

No, del sognar mio vano io non vergogno;
anzi la man che i riccioli ti sfiocca
seminare a te vuol fra ciocca e ciocca,
per il tuo pane, i chicchi aurei del sogno.

Ed il tuo cuore eleggasi origliere
dall'assiduo tepore il cuor paterno
eleggansi origliere il cuor del verno
i sogni di tue cinque primavere.

E, se l'ultima notte a me consenta
ch'io non veda il tuo bel maggio sfiorire,
pieni del tuo riflesso a me bendare

lascia tu gli occhi; e che, dormendo, io senta
tutte del maggio tuo le rose aulire,
tutti i nidi del tuo maggio cantare.

Nicola Marchese.

A mia figlia Lidia romana

Lidia, sapessi tu qual nel tuo nome
albeggia venustà paria di forme;
quale, mentre che tu dormi, ti dorme
aurora del dì greco entro le chiome.

Lidia, sapessi tu quali ad Orazio
strali ed a Giosue saettò strali
l'arco del ciglio tuo; sapessi quali
lampi die' l'elmo tuo d'oro e topazio.

Fior della strofe, onor gemmeo dell'ode,
il tuo nome odoro, fulse; nè omai
rosa odora così, gemma non brilla.

E, d'effluvio e di luce avido, gode
tutti il cuor per la tua bocca i rosai
tutti i zaffiri per la tua pupilla.

*

Tu vivesti altra volta; ed il maroso
che la statua rendea d'Anzio negl'idi
fausti, in essa, rapita ad altri lidi,
il ritratto rendea dolce e pensoso,

il ritratto in cui l'omero il chitone
ti veste e il pie' lo zoccolo t'allaccia:
dolce così che a te d'ogni bonaccia
debitor fu il Tirreno e fu Nerone.

Or l'anima, che di tutti i dolori
sà zanna ed unghia e sa rostro ed artiglio,
in tua serenità bianca si queti,

se promesse pur tarde a me di albori
effondansi dal tuo marmoreo ciglio,
se per te m'abbian caro i tuoi poeti.

.

Ch'io sogni per la tua chioma di mirra
l'april breve di Ofelia auricrinita;
e ch'io beva, ne' tuoi di Margherita
i capelli baciando, estasi e birra.

La corolla mi sii tu dello svevo
fiore la qual fu capo a Corradino;
a me odora nell'ultimo cammino
di quante hanno ginestre Agro e Vesevo.

Accendersi vegga io del tuo profilo
il sol d'una medaglia, e ne' verzieri
rifiorire a quel sole il fior di Milo

Io vegga, per virtù del crin tuo sauro,
al trionfo anelar quattro destrieri,
frondeggiar nel romano oro il mio lauro

Nicola Marchese.

LA MORTE DELLA TERRA

I.

Addio feconde, trionfanti aurore,
Fresche fontane, imbalsamati cespi,
Stormir di selve, mormorar di venti
Ed inni di viventi!

Addio trilli d'allodole e falcate
Fughe di rondinelle in biondi cieli!
Umana gloria, vasta orma di Dio,
A te per sempre addio!

Sull'arido piano di scheletri
Coperto e d'immense ruine
La luce spettrale s'indugia
Del sole che muore,
Sommerso nel livido algore.

Smeraldo nel cielo diafano,
Deserto d'alati e di nubi:
Immobile, gelido, gemmeo.
La tiepida vita
Per sempre, per sempre è fuggita.

II.

Pallido a mezza notte dal cielo senza vento
Discese un raggio di cinerea luna
In fondo al vitreo mare,
E apparve un mondo spento.

Fori, colonne ed archi sotto l'equoreo velo
Giacean sepolti in candida ruina,
Col poema di gloria
Che cantarono al cielo.

Colà fu Roma, triplice madre d'imperî e donna
D'innumerate genti, in tre pensieri.
Or negli abissi giace
Nè più mai si dissonna.

Passò lunga di secoli un'alata coorte,
Fu mar la terra e fu la terra mare·
Fioca vanì l'Istoria
E s'accampò la Morte,

Ora il fulgente nome chi sa? Nel nulla sparve,
E al nulla torna omai tutta la Terra,
Che la morente Luna
Ripopola di larve.

Alfredo Baccelli.

SANTA MARIA DEI CATALANI

(MESSINA)

Forse su 'l bianco cimitero immenso
che il mar flagella disperatamente
ancora s'erge la vetusta chiesa
dei Catalani....

. E la marina sorrideva, tutta
palpiti d'onde, palpiti di luce,
e la voce s'udia delle sirene
di tra le spume,

quando, pensosi del divino Ulisse,
innalzavano i Greci al Dio del Mare
queste colonne per placar del Nume
l'ira superba.

Ma si tingeva d'un color di fiamma
fingendo forme d'oasi lontane
l'opposta riva che nel lutto tace
tra le ruine,

quando il grido echeggiò del muezzino
e sotto gli archi di tra le penombre
si prosternava il popolo silente
dei Saraceni

Liete coorti d'angeli, le nove
speranze sollevarono un candore
d'ali dischiuse su gli arbusti cupi
dai frutti d'oro;

sovra il delubro, sovra la moschea
salda sorgeva la normanna chiesa
il soave messaggio a celebrare
di Gabriele . . .

Via nelle brume delle età lontane
si disperdono i fior delle leggende
nate dal gran desio d'essere eterno
che l'uom corrode.....

Non indagate indarno tra le stelle
la muta eternità che non v'ascolta.
In ogni istante che dilegua è il germe
d'eterno bene.

La vita della specie, ecco l'eterno.
Iddio cercate in ogni volto umano
In ogni umana lagrima tergete
pianto divino!

Il grido di dolore ha superato
tutte le terre, le montagne, i mari.
Chi non l'udì? Chi non accorse al grido?
Chi, tra gli umani?

L'ora fu sacra. Niuna così sacra
vide il mortale mai come quest'ora.
Da tutti i mari veleggiò la scolta
verso quel grido;

tacito, per la notte paurosa
avendo in core una segreta angoscia
da tutti i mari si drizzò il pilota
verso il dolore.

Diede ogni terra il nuovo peregrino,
cui la febbre rodea, rodea l'assillo
di giunger prima della morte all'arsa
tomba dei vivi.

Non mai, non mai discenderà l'oblio
su la suprema stretta disperata,
sovra lo sguardo che rivide il sole
dopo il sepolcro.

Non si rallenti il vincolo sublime!
Le mani che si strinsero, fraterne,
non s'armino del ferro dei rivali
più su la terra!

Guido Menasci.

DIE MUTTER

(LA MADRE)

O wie so trunken Glaukos sich vergessend
die hehre Mutter schlug. Doch war der Mutter
es nicht gegeben mit gelassnem Antlitz
in Schmerz und Demut jenen Schlag zu tragen,
zumal ihr Herz von solcher Qual verwundet
in Stücke brach – dass sie dran sterben musste.
Und allsogleich erschien ihr guter Dämon
und schneller noch denn einer Mutter letzter
Gedanke nahm er die gelinde Seele
mit sich herauf und brachte sie von hinnen
und tauchte sie des öftern in den Lethe
Und redete: "So mögest du vergessen,
die du zu viel, betrübte Seele, littest!„
Und liess zu Häupten sie der Erde nieder,
allwo mehr Licht, mehr Schöne wohnt, mehr Gottheit:
in dem Elysium, von wannen niemals
die Seele kehrt ihr Leben zu beweinen

Doch in den Kern der dunklen Erde stürzte
der Sohn, in einen Abgrund unterirdisch
um so viel tief herab als hoch die Sterne
des Himmels über seinem Grabe schienen.
Im Finstern ward er von dem Uebermasse
des Wassers umgeworfen, das inmitten
von einem unbegrenzten Abgrund gurgelt
und während sich der Erdball weiter fortschwingt
da drinnen flutet und die starken Wände
bestürmt und mit Gewaltsamkeit zurückschlägt.
Und unaufhörlich ward des Glaukos Seele
vom dunklen Wasser bald auf glatte Klippen
herum geschleudert bald herabgerissen.
Und keine Sonne, blos ein dumpfes Dröhnen,
gedankenlos, und der Verlauf undendlich!
Als eine Woge sich mit einem Seufzer
in einen Spalt ergoss, und er kopfüber
in das Geschäum hinunterglitt von einem
verdeckt und nächtig reissenden Gefälle
Und ein verdecktes allgemeines Weinen
widerhallte dort, ein Weinen nach dem Tode,
ach, so vergeblich dass an all den Tränen
nur noch die nackten Regenwürmer schlürften!
Und Acheron, der Strom des dunklen Schmerzes,
liess ihn im Sumpfe seiner Mündung nieder,
wo sich in Flut und Ebbe die vom Tode
geprüften Seelen aufzuhalten pflegen,
die dermaleinst zum Leben wiederkehren
wenn sich nach ihnen das Geschick erkundigt

Und Glaukos sah die sehnsuchtsvollen Seelen
im Schlamm gelagert, an den Strand gestossen,
und es schrie Glaukos laut und rief die Mutter:
"Durch mich gekränkte du, durch mich verletzte,
durch mich betrübte Mutter, ich erreiche
dich, Mutter, endlich auf dem Strom der Tränen!
Ich liess dich sterben, Mütterchen! Gestorben
bin ich nun auch und mehr noch als gestorben!
Ich weiss, ich schlug dich, doch du kannst nicht wissen
mit welcher Wucht das Wasser auf das rauhe
Gestein des Abgrunds mich im Dunklen schleudre
zutiefst! O dass ich nie geboren wäre!
Vergib mir, Mutter, lass mich zu dir steigen,
und lass genügt dein Wille, dass ich steige
Oh Ich will artig sein, für immer artig
dich nicht mehr schlagen .. Mütterchen die Welle
reisst mich mit sich... Vergib mir also, Mutter,
ich sinke fort, beeile dich. einst warest
du gütiger! Dich hat der Tod verändert!

Der Sohn bat also, da die dumpfe Brandung
ihn aus dem Schlamme riss und ihn kopfüber
in das Geschäum des Tränenflusses tauchte
und seinerseits ergoss mit einem Seufzer
der Strom sich in den Abgrund und im Abgrund
ergriff ihn wieder der geheime Wirbel,
und des Verruchten Seele ward vom Wasser
herumgeschleudert und herabgerissen
und hin und wieder auf den Stein gehauen.

Doch die zu Häupten heiter sass der Erde,
allwo mehr Licht, mehr Schöne wohnt, mehr Gottheit,
sie lehnte lieblich die gekränkte Wange
auf ihre flache Hand und liess vom Meere
der blauen Luft sich wiegen, von dem leisen,
dort oben leisesten Geräusch der Erde.
Als sie mit einmal die gekränkte Wange
von ihrer Hand erhob und um sich schaute,
bestürzt. Und es erschien ihr guter Dämon
und redete. "So komm zum süssen Lethe,
zu trinken, noch, du trankest nicht genügend"„
So trank sie denn, doch träufelten die Tränen
zugleich ihr aus den Augen in die Wellen.
Und leise bog der Dämon ihren Nacken
unmerklich leis und flüsterte: "So trinke!
So trinke! Noch! Du trankest nicht genügend!„
Und folgsam trank sie, da die bittern Tränen

ihr immer bittrer in den Lethe fielen.
Vergebens sich die Mutter ein Vergessen
des Schmerzes trank und sie stand auf im Schluchzen
und sprach "Ich fühle dass mein Son weint! Bringe
mich hin zu ihm.„ Was er ihr nicht versagte,
weil Götter selbst vor Mutterherzen weichen,
Ihr Dämom führte sie, die weinend immer
bis in den Kern der Erde stieg, zum Ufer
des Acherons. Und in dem Tang der Mündung
verstrickte sie sich und im eklen Schlamme,
zu jedem neuen Wasserschub hineilend
wenn sie die Brandung unterirdisch rauschen
und das Gejammer der verstorbnen Seelen
auf schwarzen Flüssen, roten Flüssen hörte.

Und eine Woge schleuderte dort unten
mit einem Seufzer Glaukos ins Gefälle
des schwarzen Stromes reissend unterirdisch,
da, wo verdeckt ein allgemeines Weinen
im Sumpf erscholl, ein Weinen nach dem Tode
Und es schrie Glaukos laut und rief die Mutter
"O Mutter du, dich hat der Tod verändert!
Ich liess dich weinen, Mutter, kleine Mutter
ich liess dich sterben, ich, dein Sohn, dich sterben!„
Doch schrie die Mutter eher noch womöglich
deen er, im Schlamm, durch das Gebrüll der Wogen:
"Du mein Geschöpf, ich tat es nicht mit Absicht
dir so zu sterben, so mit einem Male
zu sterben... dir zu hehlen, dass es garnichts,
dass es zum Spiel war.... komm herauf, verzeihe!„

Und Glaukos stieg. Und Sohn und Mutter kamen
alsdann vom Sumpf ein zweites Mal zur Erde
herauf. Er Leids zu tun, sie Leid zu tragen

G. Pascoli.
Benno Geiger, trad.

O, HEART, BE STRONG!

Awake! awake to ev'ry song
That brings the heart delight,
For life is short, and sleep is long,
And day will close in night
The harp that thrills, the voice that cheers,
Are gifts for ev'ry day —
O, rest thine eyes upon the hills,
Till sorrow steals away.

Awake! awake to ev'ry joy,
For earth has many tears;
Thy guardian angel will destroy
Thy greatest doubts or fears.
The gift of life, the gift of love,
Are thine for ev'ry day,
And ever shine the hills above —
Let sorow steal away.

Awake! awake! O, heart, be strong;
Keep bright thy love, keep sweet thy song
And thou shalt live, and thou shalt be
Bright as the stars of eternity

Fred. G. Bowles.

IL CONDORE

Sulla rupe elevata
che domina la valle
e maestosa tra le nubi s'avventa,
sta l'aquila dell'Ande,
il superbo condór, re dello spazio
e calpesta la vetta eccelsa altero,
e nella luce, dall'eterea reggia
l'infinito misura.
Solleva il collo nudo
e cresta e rostro adunco con baldanza,
e con occhi di vivido fulgore
penètra l'estensione e la pianura.
Poi sbatte l'ali di potenza somma
e si slancia a scalare il firmamento;
e divora lo spazio; impetuoso
la piuma bruna aquilon gli rabbuffa
Lascia addietro la nube,
ove si forma la folgore ed il tuono,
ruggisce e volteggiando oscilla, sale,
ascende le regioni del sereno.
Nè l'aria sublimata, nè la fiamma
del. astro incendiario — eterno fuoco
che riscal a la terra —
può frenarne un istante la carriera.
Nu la trattien l'audacia sua, l'ardore:
d'immensità, di luce ha bramosia
e luce e immensità gli porge il cielo,
e del sole, al cratere drizza il volo.
E già si libra ad un'altezza eccelsa,
per i deserti dello spazio avanza
e su nell'aria un lieve punto sembra,
che l'occhio non discerne
Un alato battello meno ratto
solca l'onde del mare e si dilegua
nelle brume lontane.
Già il fuoco aspira della zona ardente
e corona l'ardore l'albagia;
vede da presso i raggi rifulgenti,
da cui è cinto il luminar del giorno;
vede di sotto i mari in lotta eterna
e da per tutto la voragin'erma.
Dominator di questa solitudine,
Re d'ogni esser che lo spazio serra,
gode l'azzurro per volare augusto,
di contro il sole ed ai suoi piè la terra
Cotal s'innalza peregrino ingegno
e alla gloria immortale s'apre il varco

Vincenzo Coronado
Gilberto Beccari, trad
dall'ispano-americano.

NUBI D'OCCASO

Al cader della sera e delle foglie,
verso ponente, sulle lunghe ombre
vagando, giva il sogno mio,
a perdersi del cielo tra le rosse
nubi d'occaso.
E al giaciglio del sol se ne volavano
disperse, come il sogno mio, le foglie
O autunno, autunno di mia gloria, come
la tua calma serena è malinconica,
quando verso occidente, sul tramonto,
va la ronda de' sogni, e sulla terra
cosparge semi d'altri mondi ed ombre!
E verso il sole occiduo s'ammucchiano
le giallognole foglie
che, verdi ieri ed attaccate all'albero,
i suoi raggi ne bevvero
dalle cime ignorate, dello stesso
sole assetate, ed anelanti
la sola eterna sorte
d'ardere del suo cuor nella fucina
ardente sempre
E là cenere e fumo,
dar alla terra ciò che d'essa sorte
ed alle nubi e al ciel l'azzurro,
ed ogni giorno sulle azzurre coste
al sol che, lasso d'opra sua, si corca,
asciugare il sudore d'oro fulgido,
vital succo vermiglio.
E voi pure, miei sogni,
dell'arbor della vita fresche foglie,
lascerete alla gleba il vostro cenere,
che fu terra fangosa,
e al sole eterno,
nel tempio della gloria,
dove oriente e occidente s'affratellano,
in suprema vittoria renderete
alfin l'anima intera,
al suo fonte di vita.

Al cader della sera e delle foglie,
come le foglie pallidi, i miei sogni
sen vanno: accavallandosi com'onde
nel giaciglio del sole van cercando
libertà redentrice.

Miguel de Unamuno
(Versione libera dallo spagnolo
di Gilberto Beccari).

DEUX SONNETS DE JOHN KEATS

I.

Heureuse est l'Angleterre! Je pourrais être satisfait
de ne voir d'autre verdure que la sienne;
de ne sentir d'autres brises que celles qui soufflent
à travers ses bois vigoureux, mêlées aux claires chansons.

Cependant, j'éprouve souvent une langueur
pour les cieux d'Italie et je souhaite au fond de moi, en soupirant,
m'asseoir sur l'Alpe comme sur un trône,
et oublier à peu près ce que le monde et les vivants se proposent

Heureuse est l'Angleterre! douces ses filles ingénues;
c'est assez de leur simple tendresse pour moi,
c'est assez que leurs bras si blancs en silence m'étreignent!

Cependant souvent, j'ai été brûlé du chaud désir de voir
des beautés au plus profond regard, d'entendre leurs chants
de glisser avec elles sur les eaux de l'été.

II

Pour celui qui a été longtemps parqué dans la ville,
il est doux de regarder le beau
et franc visage du ciel, de soupirer une prière
vers le plein sourire du bleu firmament

Peut-on être heureux davantage, quand, le co ntentement au cœur
lassé, on se plonge dans quelque agréable retraite
d'onduleux gazon et qu'on lit une simple
et douce histoire d'amour et de langueur?

On retourne chez soi, le soir, l'oreille
captivée par le chant du rossignol, l'œil
attentif à la course brillante des pet ts nuages qui appareillent.

On s'afflige que le jour si vite se soit écoulé·
soir pareil à une larme furtive d'un ange,
à une larme qui tombe à travers le pur espace silencieux.

Léon Bocquet, *trad.*

IL SUICIDIO D'UN'ARMATA

FRAMMENTO DI UNA TRADUZIONE DELLA "CONQUÊTE DES ÉTOILES „

Le gigantesche braccia entro gli abissi,
il Mar Sovrano,
carponi, si chinò su l'orizzonte
a sorvegliar de le sue armate il moto.
Libravasi altissima l'enorme lozanga
de la sua faccia olivastra
il cielo ingombrando, e la nera
sua chioma torrenziale
inondava lo Zenit
In un gran riso pieno d'alterigia solare,
il Mar Sovrano aperse la colossal sua bocca
ove la carneficina fumava del tramonto
e gridò: Avanti!
Subito lentamente s'avanzarono le Trombe,
i lembi congiungendo
de le loro tre file interminabili;
formavan esse una vasta
circolar colonnata
che andava richiudendosi
sui condannati eserciti.
O disperazione dei sacrificati squadroni!
O spaventevol suicidio
d'una intera armata, che lenta
inanellarsi intorno a sè vedea
la cintura mortale,
la ronda veemente e mostruosa
de le Trombe allineate!

Gli squadroni de l'Onde da ogni lato
de l'orizzonte
volgean le briglie e convergeano al centro.
Impazzava il galoppo fino alla frenesia.
Le zampe lor convulsive picchiavano
il suolo, in crescente precipitazione,
così che i disfrenati
zoccoli battevan la carica
sui sonori tamburi dei terreni.

Tra lo sfregamento del vento infaticabile
stringente a caso le omicide spazzole
di ferro, per strigliar, a grand'acqua nel fango,
fino al sangue i nervosi
fianchi de l'Onde nitrenti.
Tra il fracasso tonante
e la vertiginosa stridenza
d'un milion di martelli su l'incudine,
tutti gl'infuriati martelli d'un cantiere
a l'elettrizzante vigilia
d'un combattimento navale.
Si richiudeano i ranghi sempre,
i cavalli l'un l'altro
si mordevan la groppa e la criniera.
Tra le fila de l'Onde il sol fuggiva
siccome l'acqua nera, un sol vetroso
giallastro e maciullato,
tutto feltrato di vipere e d'erbe agitate,
tutto di rossa bava inondato e di fiele.
E talor la Cavalcata
battea la testa entro a pozze di sague.

Ad un tratto un abisso si scavò
davanti al primo rango, che sbuffò troppo tardi,
giù cadendo nel baratro sì come
falde d'una ruina, in un fracassamento
di zampe e di narici. La caduta
fu ratta, e nondimeno
salì sul primo il secondo
rango in tutta la sua prestezza, e su l'informe
mucchio de l'onde schiacciate
altri squadroni schiumanti
precipitaronsi, al cielo
brandite tutte le lor spade come
denti d'un colossal pettine d'oro.
File su file, in grandi soprassalti
rutilanti di serpi prodigiosi!
E le cavalle s'abbattean boccone
rantolando. O sinistra divulsione d'armate!

Poichè dietro, altre d'Onde
cavallerie, lanciate a gran carriera,
sentendosi perdute, s'impennarono
in fino al cielo con terrificanti
giravolte su sè stesse Scavavano
mille zoccoli il vôto, a sbalzi,
e mille rivulse narici
sprizzavan sangue sotto le strappate
delle briglie I pesanti cavalieri, crestuti
di fiamme, dimenavansi,
gesticolavano, altissima-
mente levati, le bocche scoppianti
sputando in un delirio la lor anima
Le cavalle sbandate, a dritta e a manca,
gittavano di sella i cavalieri, drizzandosi
grondanti, rivestite de le loro criniere di neve,
quali fantasmi velati di bruma,
al chiaro di luna!

F. T. Marinetti.
Elda Gianelli, trad.

ARC-EN-CIEL

A CLAUDINE DE LA TOUR

Le temps est uni. De mouvement et d'éclat les rues abondent. — Il n'a pas plu sur la ville — Les nuages n'essayent pas d'étouffer le jour — Il ne pleuvra pas sur la ville ..

J'ai pleuré.. Maintenant mes yeux sont secs. Je soupire encore... Mon cœur tremble autant qu'un enfant perdu dans la nuit... Je ne sais plus pourquoi j'ai pleuré...

Mon cœur s'apaise autant qu'un enfant qui se refugie dans l'ombre douce .. Il ne fait plus gris dans mon âme; il fait mauve comme à l'aurore.

Mon cœur s'anime autant qu'un enfant qui s'évade. . En moi surgissent l'amour bleu comme la mer, la science, verte comme les cadavres, la volupté, jaune comme l'or, la gloire, rouge comme le feu ..

Il ne fait plus gris dans mon âme. Je crois voir resplendir la joie. J'ai toutes les couleurs du spectre...

Le crépuscule prend la ville .

J'ai pleuré... Je ne soupire plus... Voici l'arc-en-ciel...

CROQUIS MATINAL

Des roses ... Des roses.... Il y a des océans de roses dans les gazons. Il y a des fleuves de roses dans les allées. Il y a des cascades de roses dans les massifs. C'est un déluge de roses....

Des papillons.... Il y a des nuages de papillons. Ils prennent l'espace ensoleillé. C'est un vivant arc-en-ciel qui joue dans un vivant ciel bariolé.

Il y a des tourbillons de parfums. Il jaillit des musiques d'allégresse: les mélodies des oiseaux, les refrains des cigales e des grillons, les chants de la brise parmi les feuilles.

Ce matin, la terre a tout engendré dans une joie exubérante.

Le matin, la terre est une bacchante gigantesque!...

Ah! il y a aussi des hommes Ils ont les paupières grosses, les yeux petits et des cœurs stériles.

CROQUIS NOCTURNE

Il n'y avait au ciel que du deuil
traînant dans du sang..
Une étoile apparut, petite,
tres lointaine ..
Et je me mis à prier l'étoile,
Toute pâle, perdue dans le deuil et le sang..

ARMES

Le chat a des griffes; mais l'oiseau a des ailes.

Le richard a de l'or; mais le poète a des dettes.

L'âne a de l'entêtement; mais son maître a un fouet.

L'homme modèle a de la raison; mais l'ivrogne a des illusions.

Le loup a des crocs; mais le mouton a de l'innocence.

L'éditeur a des bénéfices; mais l'écrivain a du travail.

Le serpent a du venin; mais le journaliste a de la bave

Le sanglier a des défenses; mais la femme a de la pitié.

La vierge folle a des amants; mais la vierge sage a des bien-aimés.

L'honnête épouse a des vertus en conserve; mais la courtisane a des cœurs en réserve...

Etc., etc

Tout est donc pour le mieux sur notre terre, puisque toutes les créatures ont des armes.

Charlette Adrianne.

LA NEMICA

(POEMA IN PROSA

PER LA SIGNORA PIA BARTOCCI FONTANA.

La mia nemica è là. Stamane ha dei riflessi strani e degli scintillii insoliti nelle sue cento chiome. Quella neve che giuoca col sole sulle rame gelate, quasi per coprire al mio occhio investigatore il palpito di tanta vita nascosta, manda all'anima un sapore di placida dolcezza. Mi diverto. Anche perchè la mia nemica, sotto la tirannia dell'autunno, non desta in me quell'ammirazione inconfessata, che pure le ho dovuta quando ogni sua bellezza aveva il potere dell'incantamento.

Poichè se io odio la mia selva, sento di odiarla solo per l'odio che essa mi porta, non perchè a me non giunga il fremito della sua vasta vita e l'alito della sua potenza.

Ecco dunque perchè nel mio odio c'è lo stupore, quel vago stupore ammirativo che sanno destare nelle piccole anime silenziose le forze gagliarde di natura.

Io vivo qui in questa balza di monte, fuori dai sorrisi della vera vita: ma è qui ch'io discerno ed ascolto tutte le voci che mi amano e tutti i colloquî vergini delle piccole cose, cui gli uomini han negato l'anima e soffocata la vita. Ma anche quì, dove pure la ripercossa delle amarezze e l'eco della giocondità non giunge, io mi dibatto con l'odio e con l'amore, con tutte le avide necessità del mio egoismo.

È vero che la mia lotta è fatta di prepotenza e quasi sempre di vittoria: poichè io non combatto gli uomini, ma tiranneggio e violento le forze inferiori che a me son soggette; e non per capriccio insano io mi erigo sui trionfi della morte, ma per l'amore che mi preme l'anima di leggere e di vivere nell'infinito delle verginità ignote.

Ma ogni odio è spento dall'amore, quando, come oggi, io vedo la mia selva soffrire: poichè nel suo soffrire c'è aperta e visibile la paura del mio giogo e la confessione della sua inferiorità.

Non che essa mi creda despota degli elementi e signore del sole e del cielo, ma la selva comprende — ed io lo leggo nell'ondeggiare delle sue chiome — che quando io non ammiro il suo verde ed il tremolio della sua aulente bellezza, la mia potenza non è discussa: ed oggi io son certo di essere temuto. La neve è solo rimasta qua e là sulle rame de' suoi alberi, come per dileggio: chè tutto all'intorno la montagna ride di sole, di un sole che le era ignoto da tempo.

Ma il sole, con uno sforzo ultimo fugherà quel gelo che mi protegge? Amerà egli ancora la mia selva di tutto l'ardore estivo? Io non voglio temerlo, nè pensarlo: ho fiducia ancora nei venti e nelle nuvole che su nell'alto del monte cicaleggiano con le aquile:

« Un po' di acqua », dicono le aquile: « dacci ancora un po' di neve », sospirano gli aquilotti dai nidi: « fateci godere ancora la carezza diaccia del gelo », urlano i corvi famelici, lanciandosi verso le forre, dove la prima neve non ha finito di sciogliersi.

Rispondono le nubi: « Perchè tanta fretta vi scuote, o compagne di solitudine? Verrà l'ora della dispensa lunga, non dubitate. E quell'ora non avrà il termine vicino, quell'ora vi sembrerà eterna. Siete proprio stanche di sole? »

E la selva, dal basso, unisce alla voce delle nuvole il suo rimprovero: « Voi piangete il sole e chiedete il bianco riposo della neve: ma perchè, o aquile, quando il candore non vuol cessare e il sogno della luce vi tormenta, volate a me per cantare il gran coro della riscossa? »

Il coro della primavera che giunge, segna il prin-

cipio del mio tormento. Non perchè io non senta nell'anima il fluido d'una nuova vita e il gagliardo tremore della bellezza che risorge: ma io mi tormento perchè la poesia della selva riesce nuovamente a vincermi e ad attirarmi.

Io sento che dovrò tornarvi. Nell'anima il gran desiderio rode e s'approfonda, come un verme eternamente insazio che ha perduto ogni via di satollamento.

Ed essa è là, la nemica terribile, che sorride, ed attende; poichè nel suo tragico aspetto di stamani c'è in apparenza rimpianto, ma il rimpianto nasconde un sorriso che è di scherno, che è di gioia repressa: essa attende e sa ch'io andrò e tornerò ancora a subire il suo fascino agghiacciante, ad udire ancora la sua voce ammonitrice.

Ma io non devo, non dovrò andare. Poichè so bene che anche questa volta, se tornassi, sarei costretto a piegarmi od a fuggire: là sotto io non son piu il signore che taglia e fa tagliare, che uccide e fa morire: io divengo piccolo ed inconscio, come il carbonaio che prega il Signore ed accende il fuoco la notte per rispetto del cielo. Sotto la mia selva tornerebbero ad intristirmi il cuore i canti ed i lamenti, tutti i ricordi d'una millenaria freschezza.

La foresta parla: tre volte ha parlato per la mia vita, le sole tre volte che io considero come dolorosi momenti di sconforto, tre volte essa mi ha tenuto per la notte e per l'alba, sotto il canto avvincente.

Li ho chiamati i canti dell'amore, dell'odio e della morte e non ho ritegno di farli palesi: e poi non era attenta ad udirli la luna fedele? Furono tre notti estive che raccolsero le voci della foresta: e quei canti sorsero per la mia anima e contro la mia signoria.

Sento che dovrò raccontarli.

Mario Puccini.

QUIA PECCAVI NIMIS

Talora, in un momento di follia,
io ti chiedo perchè m'hai messo al mondo
in un'età che vive di bugia
e di coscienze in un mercato immondo.

Ma tu, buona e gentile, o Madre mia,
mi guardi col pensoso occhio profondo
e un sorriso di gran malinconia
ha il labbro, che fu sempre verecondo.

E' un sorriso di spasimo. Dio! quanto
è dura freccia d'una madre al cuore
il tristo grido: A che m'hai generato?

Poi piango, piango, ma il mio lungo pianto
è vano, che tremendi, in tutte l'ore
m'addentano il rimorso ed il peccato!

Angelo Maria Tirabassi.

SPARTACO

(POEMETTO)

A DONNA ELDA, OMAGGIO DI AMMIRAZIONE E DI AFFETTO

Sui corpi stanchi de' giacenti rùtila
L'ultima fiamma il sole e pel difforme
Piano, s'adagia la caterva mùtila.

Per entro il campo non l' Eroe s'addorme
Pesantemente chino sul ginocchio
Alla maniera de l'antiche forme:

Non ei s'addorme, ma pensoso è l'occhio
Che sogguarda pel tacito sentiero
Nel ciel notturno, se ripieghi il cocchio

Di Delio verso il risonante Ibèro.
Ora Spartaco parla e il campo desto
D'ampie file lo cinge: O figli il nero

Istante de la gran vendetta è questo...
Vedete voi come s'accenda Marte
Tra una pioggia di stelle, e di tra 'l mesto

Gialleggiamento de le foglie sparte
Come l'armi corruschino racchiuse
Nel saldo pugno? Il buon Varino, in arte

Di guerra buon maestro, qui ci chiuse
Tra le biade sonanti come un mare,
Siccome in cerchio tragico che l' use

Nostre lancie non valgono a spezzare
Nè il giavellotto. Ma non vi donò
La Malfarda, il ferro che sull'are

Di Rodope, distrutte si temprò
Nel vostro sangue e di terribil via
Lo sovvenne ed il petto corazzò

Contro la lotta e l'onta? ... L'arme dira
Che ben conobbe che non mai si tacque,
Più forte ben di quella che Lamira

Temprò ne l'officine sue con l'acque
E il foco, l'arme ignota a la fatica
Ed al riposo, che giammai si giacque

E nel silenzio si fè più nimica,
L'Odio sarà per voi l'arma dai sordi
Colpi: sarà per voi spada e lorica

Ed asta, l'Odio su dai gran precordi
Del cuor vermiglio risalisca a Voi
O magnanimi figli dei ricordi,

E vi rafforzi! Or quante o tristi Eroi
Di nostre donne e figlie, semispente
Giacquero immote pur davanti a noi?

Vi sovvien ne la calda ora lucente
La sorella violata in su la soglia
Di vostra casa, al vespero tepente?

E la tristizia de l'ansante voglia
Che nel triclinio cadde? Oh vi sovvenga
Qui, tra 'l gialleggiamento de la foglia

Tre m'erano sorelle: e Marinenga
Lasi crinita e Fècasa dai corti
Polsi: (ognuno di voi ben lo ritenga)

Tre m'erano sorelle ardite e forti
A la mola, a condurre il cocchio in corsa
A disfiorare ed irrigare gli orti:

E tre con l'occhio mio che or vede l'Orsa
Tra le foglie non anche giù cadute
E distingue la rama ancor non morsa

Ai gran cocchi del Despota ho vedute
Calcar la polve con la faccia pronta,
Calpeste dai cavalli e fatte mute,

Senza grida nè lacrime per l'onta...
Per la strozza con mille e mille lai
Al gran combattitore il pianto monta:

Spartaco piange, che non pianse mai

*

Un ululato vasto ora per l' Etra
Che s'accende di triste meraviglia
S'alza e le grotte tacite penètra.

Non più l'occhio purissimo s'ingiglia
De la memoria, al risuonare alterno
Che tra le rupi informi si assottiglia,

Ma la Vendetta erompe e l'odio eterno
Ne la sua voce chioccia si confonde
Ripalpitando de l'oblio fraterno.

E il Grande or parla: Noi de le profonde
Scaturigini figli, l'orgoglioso
Seguimmo, a dilettar sue schiave bionde.

Nel gran circo di pugne fragoroso
Chi di noi, chi di noi giammai non vide
Il bel fratello volger l'occhio ansioso

Nell'attesa del colpo, e le numide
Vergini ancelle pronte a la canzone
Che accompagni la danza di chi uccide?

Chi di noi non posò l'ampio tallone
Sovra le membra del buon padre tardo
Ne la pugna, ridendo le matrone?

O figli de l'angoscia, o del gagliardo
Vendicator magnifici compagni,
Or v'accendete nel sanguigno sguardo:

V'accendete nell'occhio ai tristi lagni
Però che ancor la verga del lanista
Curva, minacci nei romani bagni

Or son diritti in lor forza commista
Mirabilmente vigili i Titani
De la vendetta.... e il cielo è d'ametista.

Non risorridon pei notturni piani
Le falbe spiche all'avido certame,
Poi che la luna sembra s'allontani?

Ma per la sete ardente e per la fame
Che le membra attenaglia acri ed attorte,
Or si fa acuto il ferro. (Per le rame

S'agita il vento, e mormora la Morte
Tra le acacie del piano e i verdi mirti).
Ai mani, or dice Spartaco, la sorte

Nostra accomando, o sanguinosi spirti
De le foreste Tracie, ai mani santi
Dei nostri morti; sui Romani irti

Di saette, tra mille e mille canti
L'odio vermiglio ci dominerà:
Ci darà il giavellotto e le rugghianti

Spade a due tagli, e l'onta ci sarà
Lorica! Che ricordi i figli suoi
Non anche nati, che ricordi e avrà

Buon polso e braccio fermo ognun di voi!
S'accenda l'odio ne le membra snelle
O magnanimi figli, invitti Eroi,

E si sovvenga de le sue sorelle
Ciascuno, de le sue sorelle falbe
Come l'Aurora, e morse alle mammelle

Figli di Tracia, su le schiere scialbe
Del despota ancor nuovo a la sconfitta,
Che germogliò tra i mirti e le vitalbe,

Su le schiere che mai la forza invitta
De la Tracia domaron fra i tormenti
Or passate: al prostrato che vi gitta

L'ultimo sguardo, or dite voi: Rammenti
La triste cella le percosse amare
E i bramitii de' laceri morenti?

Così, così direte, e tu o gran Mare
Dove la guerra tacita s'ammorza,
Tu ci darai riposo, o padre Mare!

Non vorrai tu ne la tua verde forza
Di Roma dischiantar le navi adorne
E protegger di noi la ruvida orza?

.... Or la notte è discesa: la bicorne
Pallidamente ride e la sonora
Messe biondeggia al lume: O pio Petorne,

Spartaco dice, è giunta la grand'ora
De la vendetta· temi tu il notturno
Milite, o l'ansia in volto ti scolora?

Ma ne la notte or scende taciturno
Il dolce eroe, dal vertice penoso,
Superbamente· è l'ultimo Caturno

Da la selvaggia chioma, e del petroso
Monte Vesèvo or indica le prode
Che non vider giammai l'uomo pensoso.

Così la negra schiera che non l'ode
Dell'aedo ebbe mai, verso l'ignoto
Maravigliosamente va, tacita e prode:

Così ella va, ridendo nel cuor vuoto
D'ogni cura, e il ricordo delle arene
Percuote il forte Spartaco devoto

Ai patrii mani. Non l'Eroe ritiene
La morte in pugno ed ha la vita in cuore,
Mentre la notte ancor profonda è lene?

Pur la Vendetta ha il suo combattitore!

Ottorino Checchi.

SONNET

En automne j'avais le printemps dans le cœur,
Les bois prenaient pour moi des couleurs de lumière,
Et dans le vent qui pleure aux portes des chaumières,
J'entendais rire avril, tendre, jeune et moqueur.

Quand vint l'hiver, traînant son fardeau le rancœurs,
Le vent sinistrement chantait dans les ornières,
Et je croyais renaître en la chaleur première
Qu'épandait pour moi seul un bel été vainqueur.

Quand ce fut le printemps, tous, l'âme émerveillée,
Joyeux, allaient revoir la nature, éveillée..
Il courut sur mon cœur un étrange frisson.

A présent, c'est l'été... J'ai froid; mon cœur se gerce;
Et, quand l'air est tout blanc de soleil, sous l'averse,
Mon cœur et moi, dans notre coin, nous frémissons....

René Benézech.

CRÉPUSCULE

Dans le val silencieux, plane un calme profond.
L'air très souple balance un parfum de fleurs mortes,
Et les vents, ralentis aux branches, vous apportent
Le chant vague du soir dans les feuillages blonds.

Les reflets du couchant, au loin, teintent les brumes.
Le jour n'est déjà plus, la nuit n'est pas encor;
Entre tes cils mi-clos des étoiles s'allument
Et du soleil s'éteint parmi tes boucles d'or....

Je t'aime..., l'heure est douce, inquiétante. Je t'aime...
Nos lèvres vont bientôt se trouver dans la nuit,
Et nos cœurs, en glissant sur les grands rayons blêmes,
Vont monter lentement vers la lune qui luit.

René Benézech.

"TOUTE LA LYRE,,

Giovanni Pascoli — LE CANZONI DI RE ENZIO. — *Zanichelli*; Bologna.

Il potere dell'arte pascoliana appare sempre più indefinibile. Nei *Poemi Conviviali* era un lontanissimo mondo che sorgeva con tutto l'occulto fremito di un mondo, quasi più che presente, avvenire. In queste due *Canzoni* (il *Carroccio*, l'*Olifante*) è l'anima del Medio-Evo che ci balza dinnanzi espressa in formule magnifiche, in quella serie di lotta dall'intonazione solenne e insieme primitiva che non potrebbe rendere meglio il bel tipo canoro d'un popolo di vittoria e di libertà.

Come milanese d'antica razza sono gratissimo, al Poeta di *Myricae*, della superba dedica impressa alla Canzone del Carroccio. Oggi Milano inaugura una storia di nuova gloria. Affermatasi in conspetto dell'Italia, tende, ormai, ad affermarsi in conspetto dell'Europa. Ma nessuna gloria futura di lei uguaglierà la gloria di cui questa poesia del *Medio Evo italico* viene a cantarci, sovrana.

Queste *Canzoni*, nell'insieme, dovranno [illegible] un saggio perfetto di poesia na[illegible]le. Enzo, o Enzio (chiamato anche Enrico dagli Italiani) re di Torres in Sardegna, figlio naturale di Federico II, è, dopo Dante, il personaggio forse più incisivo nella storia delle imprese guerresche e letterarie che il medio-evo italico abbia presentato. Aver pensato a lui come il centro umano di quel mondo d'eroismo panico nel quale la Patria nostra, precipitata dentro l'abisso delle sventure, seppe pur sempre fremere del suo fremito immortale e dare, quasi, a se stessa la nota del gigantesco risveglio futuro, è, senza dubbio, prova di una formidabile coscienza della missione che il Poeta d'Italia può, oggi, ancora imporsi se vuol dare, al suo canto, il raggio di gloria ideale che lo giustifichi e lo innalzi a simbolo dell'anima nazionale.

Re Enzio ha una vita non lunga ma tutta piena d'un veemente soffio d'Italianità. Egli è un'espressione salica: ma i suoi atti mentali e muscolari, sulla gran scena della Patria, ne fanno una di quelle stupende figurazioni dello stile *vulgare* le quali, sia sulla carta come nella carne, diedero la prova massima che il popolo italiano aveva i suoi guerrieri-poeti pronti a riassumerlo e che nulla d'un passato e d'un avvenire di grandezza poteva considerarsi perduto. Enzo è una specie di Boezio che annunzia Garibaldi.

Mi pare che nulla di più grande e di più singolare potesse offrirsi ad un Poeta di schietto genio indigeno qual è Giovanni Pascoli.

Le guerre di Enzio il Re Poeta sono, si può dire sempre, combattute contro l'elemento guelfo per non dire addirittura contro il papa. Nel Bolognese, quasi ancora fanciullo, Enzo aiuta il padre in campo travagliato dalle armi pontificie e dalle scomuniche di Gregorio IX. Alla Meloria sconfigge una flotta genovese che portava a Roma i cardinali pel concilio. In Lombardia e nell'Emilia, il suo braccio è sempre dato a sostegno della causa ghibellina. A Fossalta, nel 1249, è fatto prigioniero dai Bolognesi dopo sforzi d'inaudito valore personale. Buttato in un carcere, a Bologna, vi dura 26 anni non valendo a farlo libero nè le offerte, nè le preghiere, nè le minacce del padre imperiale, nè la pietà nè i mezzi posti in opera dagli amici suoi e della sua casa. Unico conforto, nella prigionia mortale, songli le lettere.

Abbiamo, di lui, una canzone nella Raccolta dei poeti antichi dei Giunta e un sonetto pubblicato dal Crescimbeni. La fama lo definì — *solatiosus homo quando volebat et cantionum inventor*. La sua gloria e le sue sventure furono cantate da Alessandro Tassoni che ne fece un personaggio principale della *Secchia Rapita*.

Ora il nuovo cantore è Giovanni Pascoli colui che sarà sempre il più gentile dei poeti italiani. E non è a dubitarsi che la nobilissima dolorosa figura di questo *principe-trovatore* avrà in lui il rievocatore più degno.

Nei due libri che abbiamo dinnanzi, la *Canzone del Carroccio* e la *Canzone dell'Olifante*, il sogno evidente di portare l'anima comunarda del Medio-Evo dentro la sua giusta cornice d'arte e di gloria, ci sembra, ripetiamo, magnificamente realizzato.

Alla luminosità del concetto epico, risponde la perfezione adamantina della forma.

Il Pascoli è il grande artefice dell'endecasillabo. A lui quel verso viene con la maestosa facilità del getto d'acqua al ciglio della rupe. Egli sa ripiegarlo, snodarlo, spezzarlo, ergerlo con una elasticità incomparabile. E se ne serve come un liberista si servirebbe del verso libero.

Per distendervi la maggior copia di sensazioni, per ricavarne, come da una corda di fibre multiple, il più complesso ordine di suoni.

Questo potere tecnico ha fatto sì che, in fondo, il Pascoli fosse un poco sempre considerato come uno dei poeti più virtualmente insiti alla sfera rivoluzionaria del verso libero e, quasi, lo stesso punto di parte [illegible] novissima Scuola che [illegible] grande A[illegible]

E venne tempo [illegible] e patria sola il plaustro
restò. Giaceva la città di pietra.
E il plaustro parve il gran carro di stelle
che intorno a un punto sempre va nel cielo.
Ma vennero altri plaustri, altre vaganti
città trainate dai muggenti bovi,
altri [illegible] popoli. Fu il mese
d'aprile, il mese che aprono le gemme.
Di fiori in boccia sorridea l'altare.
Le Martinelle sonavano a gloria.
E il di[illegible] a festa si faceva immenso
e percotea nell'avvenir profondo.
Misto era a scrosci, a voci, a urla, a rombi.
Era d'aprile. Dalle tue macerie
nascean, Milano, l'erbe ancora e i fiori.
Vi aveva arato l'arator se[illegible]
dal solco fondo germinò l'Italia.
E fu l'Italia giovinetta, eterna.
Su te, con te, Carroccio di Milano,
quel fin di maggio! Già sfiorian le rose.
Andava lento in val d'Olona il plaustro.
Il distruttore di città lo scorse:
gli si avventò coi cavalier di ferro,
ruppe la schiera, i sacri bovi attinse,
l'azza scagliò contro la sacra antenna.
Allor su lui con novecento spade
splendide al sole si gettò la Morte.
E quella sera il carro del convento,
il santo carro di Pontida, attese
Reddiano stanchi i falciatori a vespro
rossi di sangue e rosso era di sangue
il carro e i bovi, che muggian sommesso.
Ma il canto andava, delle trombe, al cielo.
Rosso era il cielo, che s'empia di stelle.
Lucean le stelle ai morti. In mezzo, eretto,
si riposava sull'enorme spada Alberto da Giussano.

Se è vero che in Italia sta per trionfare la scuola del *Futurismo*, la quale per primo suo canone ha. *Noi vogliamo cantare l'amor del pericolo, l'abitudine all'energia ed alla temerità*, queste due canzoni di Giovanni Pascoli, scritte nella più sciolta delle misure e disegnate col più franco moto dell'idea, ci sembrano veramente degne di preludiare al nuovo movimento letterario della patria nostra

Qual soffio più magnifico di musicale italianità che non sia quello emanante, ad esempio, da tutta la canzone dell Olifante, la canzone che io chiamerei Araldo della Poesia che viene?

Di là, l'altr anno, sorgere una stella
soleva, lunga, che parea selvaggia
del cupo cielo, e lo fendeva in fuga
lasciando il segno come una ferita.

È la stella di una nuova Poesia. Siamo in vigilia d'armi. Ed il poeta sa gli accenti che infiammano i giovani come diane.

Rolando amico in bocca l olifante!
È pieno il monte, è piena ormai la valle.
Tanti elmi al sole! Tanti spade e lance
bandiere al vento rosse azzurre e bianche!
Giammai non vidi sforzo così grande.

. . . .
Quanti begli anni vanno via col sangue

Maravigliosa è la battaglia e forte.
Per tutto il mondo tanto non si muore!
Scorre tra l'erba, sgronda dalle foglie,
bulica il sangue, come quando piove
Vanno cavalli, con le selle vuote,
nel campo, in fuga, e scalciano alla morte.

Lontan lontano, tutto il ciel si muta
Tempesta in terra, in alto mar fortuna
A mezzodì, come di notte abbuia.
Cielo non v'è se un lampo non l'alluma.
Tuona con una cupa romba lunga.
La terra trema crollano le mura
Dice la gente: Secol si consuma

Ah sì; vigilia d'armi: ora di morte è questa! Mentre mi beo di questi versi bellissimi, l'amico Marinetti mi legge il proclama del *Futurismo*, con la sua voce che sembra lo squillo dell'Olifante di Rolando e, fuori, le voci spaventose degli strilloni mi annunziano Reggio e Messina rase al suolo

Maravigliosa è la battaglia, e forte
Per tutto il mondo tanto non si muore.

Ah sì, Maestro! Avete trovato il distico glorioso e tremendo dell'ora.

In Italia, nascono i guerrieri del Futurismo sulle duecentomila salme del cataclisma infernale

Paul Adam. — LA MORALE DE L'AMOUR. — *Méricant;* Paris.

Parlare di Paul Adam e della sua arte è ormai inutile. Sappiamo tutti che egli è uno dei più grandi scrittori francesi viventi Dello scrittore d'*Images sentimentales*, di *Lettres de la Malésie*, delle *Vues d'Amerique* del formidabile analista e sintetizzatore d'*Epoque* chi più recentemente e degnamente ha parlato in Italia è Giampietro Lucini nel suo *Verso libero*, usando quelle poche frasi incisive e definitive che sono tutte sue proprie. Paul Adam è il romanziere satirico e mistico per eccellenza. Egli è colui che, maneggiando i fatti psichici ed estetici, *sa comandare la metamorfosi ed esserne capace, ispirare vita d'arte nell'idea, fare delle anime, delle carni*

Questo libro *La morale de l'amour* è uno dei più benefici che si possano incontrare. Sul fenomeno dell'amore, nessun libro è mai inutile. Non abbiamo mai appreso abbastanza alla scuola della vita. Gli eruditi sono, un poco sempre, gli analfabeti e viceversa. V'è della confusione, insomma, in questo gran corso di scienza umana.

Paul Adam è, tra i professori che professano questa scienza in una cattedra di gloria, il più degno di portare la luce e l'ordine, il più sicuro d'essere ascoltato e creduto.

Dopo la *Toison d'Or* di Jean de Gourmont, dopo le *Vaisseau des Caresses* di Jules Bois, dopo la *Conquête des Femmes* di Maurice Magre, ecco quest'altra monografia sull'Amore senza dubbio, fra tutte, la più formidabile

E' difficile trovare espressi giudizi così profondi, coraggiosi e definitivi sul convenzionalismo dei sentimenti e dei sensi umani in fatto di passione Gli amanti ed i mariti, gli adulterî ed i matrimonî, i divorzi e le indissolubilità macabre trovano, ad ogni pagina, nel Libro, il gesto critico che uccide e seppellisce E nessuna delle classi sociali è risparmiata. Ferocemente colpita l'aristocrazia sulla quale il *Leit-motiv* è questo: *les deux tiers des familles nobles doivent un blason à la complaisance de leurs aïeules pour les caprices des grands seigneurs* Sferzata a sangue la borghesia che ne copia i costumi: e, qui, magnificamente reso il documento umano della coppia coniugale che, co' suoi cataclismi spirituali e i suoi trascorsi pratici, è l'elemento dinamico determinante di tutta la società. Gli esempi non mancano. E la prosa, squisitamente naturalista di Paul Adam, sa metterla in luce con suprema evidenza.

Guardate la fidanzata di quasi tutti i di l Essa, se spera di realizzare delle scene d'opera e cantare il duetto col suo bel tenore ideale vedrà sicuramente eclissarsi il suo sogno. Dunque, domani, essa sposa, finirà col tradire per realizzare la commedia dei costumi: poi per realizzare la farsa a meno che bisbetica e cattiva, essa non disgusti il marito il quale, presso le amanti, andrà a cercare maggiore indulgenza. Dunque, conclude Paul Adam, il matrimonio non vale nulla per le anime sentimentali Esso non le accontenta. Le unioni appassionate avvizziscono al primo capello bianco. Ancora i meno delusi sono quei temperamenti positivi che fanno del matrimonio una combinazione d affari Essi sanno ciò che prendono. Pagano e ricevono. E' della contabilità.

Ora (e il libro di Paul Adam ha su questo tema una di quelle pagine che trasportano per la potenza epica del concetto e della forma) il matrimonio deve essere qualcosa di meglio che non tutto questo sia. Comporre fra sè e l'altro essere un solo carattere che si educa e si istruisce. Voler diventare in due una persona sola dotata d'energia migliore Augurarsi di essere per l'altro, l'esempio del bene. Sacrificargli affine di apprendergli la possibilità del sacrifizio. Sentire che, se si muore, si continuerà a vivere nell altro. Trarre dall amore un'amicizia, una stima, una scienza, una devozione, un pensiero, un'emozione sincera Spogliarsi a poco a poco dell'amore sentimentale per rivestirsi d'una saggezza manifesta. Fondare insieme un'opera utile agli uomini, volerle bene con tutta forza, consacrarle tutta la potenza di due cuori esaltati dalla loro passione mentale: poi, il giorno in cui l'opera raggiunge il suo scopo, procreare l'essere che la perpetuerà.

Realmente è ancora questo solo che il matrimonio può offrire di grande. E per arrivare al binomio così perfetto quanto eroismo d'individualità è d'uopo trovare in sè stesso e gettare a fondo perduto! Così che, per la maggioranza ormai provata alle

tragedie dell'anime che si cercano e non si trovano, le meravigliose pagine ammonitrici di Paul Adam aiutano e celebrano l'opera di propaganda a favore del celibato.

Altre pagine deliziose sono quelle in cui il grande scrittore francese studia i delicatissimi rapporti d'anima che, naturalmente, sorgono fra la madre e il figlio i quali hanno raggiunta una relativa maturità e si narrano le loro giovinezze, le loro avventure, i loro dolori: *essi possono dirsi tutto*. E sono, al mondo (non c'è che dire) gli unici tipi d'esseri che lo possano fare.

« Mais comment décrire la pudeur tragique d'une mère avide de savoir, sans trop interroger, les amours du fils, à fin de les comparer à ce qu'elle crut être les sentiments du père quand il la conquit. S'est-elle trompée? Fut-elle chérie selon ses espoirs? Elle ressuscite tout le poème des épousailles. Le fils explique le secret du père. En retour, le fils apprend quels émois de femme surent l'adorer, quels le pourront, un jour, adorer. Les deux vies éclosent une seconde fois. »

E altrove, pagine d'un verismo psicologico sorprendente ha fermato l'autore del *Triomphe des Médiocres* parlando di quella tendenza umana, ormai universale, di camminar nella vita plagiando Dante che cammina nell'Inferno sfrontando i suoi nemici, dannati alle pene del contrapasso: *Il bisogno d'essere invidiati*, (*Les plagiaires du Dante*). La bella adorata che passa a volo di folgore nell'automobile fiammante a fianco dell'uomo innamorato, gode più di vedersi intorno una folla sbattuta e affissata dal turbine che non di sapersi amata e spinta verso i più divini punti della natura. Un uomo senza amanti, sia pur giovane, bello, piacevole, è sempre meno corteggiato dalle donne che non il marito o l'amante d'una donna bella, fosse pur egli brutto, citrullo, maturo e pedante. E così in tutti i fenomeni, in tutti i volgimenti, in tutti gli alti e bassi fondi della costruzione sociale. E' la crudeltà brutale e obliqua che sostituisce la crudeltà brutale e franca del medio-evo. La scienza di addolorare le anime succede a quella di torturare i corpi. E ciò prepara delle generazioni criminali, necessariamente. Ci mancano dei *professori di bontà*, i quali abbiano ad insegnare che l'onore non è d'essere *invidiati ma rispettati*.

Altre pagine magnifiche sono scritte sul Divorzio al quale, naturalmente, il grande scrittore francese è favorevole.

Si tratta di emancipare il matrimonio dal sospetto d'ipocrisia; si tratta di dargli tutte le sue influenze morali. Il divorzio lunge dall'ostacolare il miglioramento dei costumi, vi gioverà al massimo grado. Perchè, grazie ad esso, verranno subito a crearsi due categorie ben determinate di coppie; da una parte quelle che saranno lealmente, definitivamente acquisite al dovere dell'eredità famigliare e capaci di subordinare i capricci dei loro istinti alla vita della razza; dall'altra, quelle che intendono il matrimonio come una specie di moda a seguire indispensabilmente da tutti gli *snobs* desiderosi di relazioni mondane, per tutti gli operai e borghesi avidi di essere ben notati nello spirito morale dal padrone, ma che si sottomettono alla regola verbale pienamente sottraendosi alle reali tirannidi di questa regola. Costoro finiranno col trovarsi smascherati. Dovranno confessare la loro logica libertaria, affrancarsi pubblicamente, separarsi dai primi, abdicare, insomma, la menzogna.

E Paul Adam crede sicura la formazione d'una nuova società che onorerà l'unione libera e gli amori successivi trovando i indispensabili alla sua vita ed al compimento delle nuove opere grandi. *La nobiltà della franchezza:* ecco la più bella forma di morale. La metamorfosi dell'ideale. E una metamorfosi che è un ingigantire.

Libri, naturalmente, scritti per le anime forti, per le anime sole. Libri che la Congregazione dell'Indice condannerà: ma che lo spirito moderno, travagliato e naufrago, domanda con tutta la voce ed assimila come sangue di rigenerazione.

Paul Adam non avrebbe potuto essere più logico, più temperante ed umano nella sua magnifica diagnosi del male sociale. Bisogna avere, a parte la potente virtù scrittoria, una gran dote di mente e di cuore per disegnare il profilo etico d'un'opera simile e scaldarne l'insieme con tanta veemenza di filantropico calore. A noi, scettici, questo libro di uno che è scettico alla sua maniera, lascia un poco perplessi ma profondamente compresi. Esiste una religione che nacque per *adornare d'un velo candidissimo*

Amore nudo in Grecia e nudo in Roma
questa religione ha un Pontefice e dei Vescovi e dei Sacerdoti e dei bronzi che tuonano da mane a sera sopra il nostro ronzio di ditteri lascivi: questa religione è considerata la tutrice augusta della *morale corrente* e l'Amore è più che mai, è più che sempre immorale?

I due ultimi capitoli del libro di Paul Adam parlano di *templi della bellezza*, di *feste della bellezza*.

« Le théâtre sort des coulisses les figurantes parent la rue de leur présence évocatrice, les ballerines et les modèles de leur beauté corporelle. Avec le cortège, l'art descend sur la voie publique! Il enseigne. »

Vedremo noi dunque veramente la tua rinascita, o Paganesimo, eterno amante nascosto dell'anima umana?

Aurel. — POUR EN FINIR AVEC L'AMANT — « *Mercure de France* »; Paris.

Chi scrive è una donna, una delle più acute e squisite e misteriose donne di Francia. Il libro non potrebbe essere più originale e profondo. Certo, si comprende come queste pagine siano state anche scritte con la volontà che non avessero a piacere.

A pena la loro indovinatissima forma dialogata, tra scenica e mentale, riesce a velare l'urtante struttura del concetto che è la guerra dichiarata all'amore (al maschio, insomma, trattandosi d'una dichiarazione di diritti della donna) e che non è certo il più adatto a deliziare le donnine e gli omuncoli comuni.

Ma quanta stupenda verità, quanta inesorabile magistero morale in questi cinque saggi classici della vita e della critica della vita che hanno per titolo dei brividi di parole universali!

L'insociale — La manie d'aimer — Au-delà du pardon — Nus — Mère.

La scrittrice incantevole che, ripeto, parmi debba essere una delle anime più misteriose ed elette cui sia oggi possibile incontrare sulla linea dei fantasmi umani, ha dell'amore, opinioni di questo genere: *l'amore è il così detto amore: l'amante è un personaggio nauseabondo e divino: la donna è in procinto d'inventare la coppia ideale: la donna, in amore, può fare un'altra figura di quella che le si attribuisce: essa può apparire bella e emancipata dal maschio per*

amore. Tutto ciò potrebbe apparire desolante pel nostro sesso brutale, o uomini, e legittimare qualche sospetto sul naturismo sessuale ed etico di queste nozze ideali. Ma la finalità della nostra scrittrice incantevole è in tutto degna d'una regina del sesso gentile. Essa conclude col credere che vi siano altri omaggi, all'infuori del sorriso e delle menzogne della grazia, da offrire all'uomo, al *nostro fratello* (dice la Fata) *di pena, d'ardore e di pensiero.* Non più amanti, insomma, nel senso troppo corrente del vocabolo, come non più mariti: ma l'uomo e la donna nel tentativo supremo di uscire dalle tradizionarie costumanze erotiche nella meravigliosa lotta per denudare, d'un gesto commosso ed armonico, il povero chiuso cuore di polpa e di sangue. Insomma un libro di interesse estremo, una battaglia eroica combattuta in cinque episodi dei quali taluno quale *Au delà du pardon, Nus e Mère* ci avvincono, oltre che col mistero simbolico, con la potenza drammatica del verbo e della scena. Bisognerebbe diffondere questo libro nella società italiana che è, senza dubbio, in fatto d'amore, una delle più legate a tutti i più malsani pregiudizi. Questo nel genere. Nella specie ognuno di noi, che pure vincendo sempre ha le sue sofferenze d'anima mortali, vorrebbe poter incontrare questo delizioso tipo di donna per confidarle, come ad una dea, la pena ed implorare il conforto.

A completare questo cenno e a dare un'idea più esatta del libro, stimo opportuno, d'altronde, riprodurre qui, intera, la mirabile prefazione dell'autrice:

« L'amant, ce personnage nauséeux et divin, apparaît depuis quelque temps assez mal en point sur la scène. Il m'a semblé qu'il y était encore trop bien. Voici du moins trop longtemps qu'on nous en parle, pour que ce vague état de l'homme préposé à l'amour, garde une once de vraisemblance. Rien ne s'use comme la vérité.

« Si ce terme d'amant répondit parfois à une réalité, il n'exprime, de plus en plus, qu'une condition trop précaire, trop éloignée de notre esprit de simplification pour valoir les égards qu'on lui accorde encore. C'est la grandeur de la goujaterie moderne, que son besoin d'aveux et de situations claires.

« Il m'a semblé que notre temps procréait peu à peu une sorte d'union plus audacieuse qu'on ne l'espéra jamais. J'ai vu des couples, un peu partout, réaliser une forme de la sincérité antique, dont l'antiquité ne donna que la prévision. Alceste n'accomplit que ce qu'on fait au Malabar. Nous sommes devenus moins sobres.

« La femme est en train d'inventer le mariage et d'en faire le seul vertige qui nous reste, celui qu'on ne détruit pas d'une chiquenaude. Je voudrais définir cette espèce d'union, ce qui ne se pourra qu'en dépouillant tout d'abord le vieil être.

« J'ai vu surtout la femme dans l'amour, faire une autre figure que celle qu'on lui croit; et je me donnerai la paix d'avouer comme je l'ai vue belle et dégagée du mâle, *par amour.*

« Il y a un autre hommage que le sourire et les mensonges de la grâce, à offrir à notre frère de peine et de pensée.

« Donc, plus d'amants (je ne lutte que contre un mot) pas plus de maris, mais l'homme et la femme achevant de sortir des coutumes d'aimer, tentant, d'un geste ému, d'en dénuder le cœur ».

Paul Fort. — ILE DE FRANCE — Editions de « *Vers et Prose* »; Paris

La poesia di Paul Fort (l'autore di quelle ormai copiose *Ballades Françaises* che sono certo uno dei saggi più eloquenti della moderna lirica francese, esercita un fascino tutto particolare determinato dalla continua onda della inspirazione e dalla struttura originalissima delle strofe nelle quali l'alessandrino è così abilmente combinato e rifratto da apparire la più libera delle misure libere, la stessa prosa ritmata.

Questo nuovo volume ha un interesse speciale perchè l'inspirazione del Poeta è circoscritta a un paesaggio fra i più cari a coloro che amano la terra francese per le sue memorie storiche e le sue bellezze naturali. Coucy-le-Château, Senlis, Saint Jean-aux Bois, Ginesse, Roisy-en France, Jouy-en-Josas sono altrettanti luoghi che la poesia di Paul Fort disegna, colora, sviscera ed esalta con tutte le risorse della sua arte fatta di contemplazione e di commozione squisitamente disposate.

La lune se lève sur les chaumes. Sur les chaumes le soleil se pose. Lune et soleil sont en balance aux deux confins de l'horizon.

Les mains tendues vers eux il semble comme je les vois, au ras des paumes, que je m'en vais enfin jongler avec ces grands fruits de la Terre.

Margot sur l'orbe du soleil sur l'orbe de la lune Marcelle, font soudain glisser leur profil et j'hésite entre ces deux astres.

Marcelle pleure, Margot sourit et la balance est déréglée. Le soleil d'un seul coup s'enfonce. La lune légère saute en l'air.

O Marcelle! O Margot! berceuses d'espérances. Minuit sonne. La neige couvre l'Ile-de-France.

Colette Willy. — LES VRILLES DE LA VIGNE. — Ed. de « *La Vie Parisienne* »; Paris.

Nulla di più amabile e di più sorprendente, ormai, d'un libro di Colette Willy. Questa scrittrice è venuta affermandosi una delle più originali e delle più potenti del nostro tempo. Le sue pagine hanno il meraviglioso sapore della vita Parigina, non solo, ma ne racchiudono lo stesso incantevole macchinismo, portano il medesimo straordinario viluppo di correnti e di luci innanzi il telaio dei nostri sensi: ci lasciano deliziosamente intontiti e, pure, esaltati.

Il libro va letto da chi voglia divertirsi e, insieme, bearsi all'incantesimo di un'arte che va facendosi sempre più difficile e rara. Non esito a definire taluno di questi adorabili *Viticci della Vigna* dei veri capolavori di grazia e di potenza scrittoria. Leggete *Nuit blanche, Nonoche, De quoi est-ce qu'on a l'air? Partie de Pêche*, e quella perfetta *Dame qui chante* e vi persuaderete di quale raffinatissimo gusto, di quale stupenda virtù veristica, di quale modernità di concetti creativi questa scrittrice possa vantarsi dotata.

Non è possibile che certe pagine di Colette Willy siano scritte solamente coll'inchiostro. Direi che siano scritte con lo Champagne.

Neera. — L'INDOMANI. — *F.lli Treves* Milano

Il romanzo, scritto e pubblicato la prima volta parecchi anni or sono, ha una storia, quasi direi, eroica. Dopo averlo scelto per la *Revue des deux Mondes*, ove sarebbe apparso nella limpida traduzione di Herelle (il traduttore di D'Annunzio) Ferdinando Brunetière, all'ultimo momento, decise di

sopprimere il capitolo finale: e l'autrice ricevette le bozze mutilate *O mi pubblicate il romanzo come l'ho scritto o ritiro tutto* — protesta Neera. Brunetière, con la tenacia, sacramentale d'un Eminentissimo di Curia, insiste Neera perde Parigi per pochi fogli di stampa, perchè Neera è fiera più di Enrico IV.... e non andrebbe ad ascoltare una Messa se... puta caso, a un dato momento, la Messa le riuscisse una cosa noiosa... e l'esistenza del Paradiso, in compenso, le apparisse una cosa ancora più sicura dell'esistenza di Parigi

Questa scrittrice resta pur sempre il tipo più singolare della moderna letteratura italiana. Feconda come una buona madre d'altri tempi, essa ha lanciato al pubblico, una trentina di romanzi nei quali il sapore della vita e della sua relatività è reso con la più semplice potenza di mezzi e la cui lettura può essere in certi momenti d'ogni giorno, necessaria come il pane.

Neera è, senza far torto a nessun'altra, la più sincera fra le scrittrici italiane. In ciò sta la sua forza e, possiamo ben dire, la sua gloria. L'idea de' suoi romanzi è sempre desunta da un diretto contatto colla vita quotidiana. I suoi personaggi sono della carne che soffre e che capisce. Le loro parole non soffi vani, ma espressioni positive d'un'anima che esiste e vuol farne esistere altre.

Perciò ogni romanzo di Neera, a parte i gusti estetici che ognuno di noi può avere, riesce sempre simpaticissimo e ci riconcilia, un poco sempre, con quel genere di letteratura ormai vicino a dichiarare il fallimento. — E' della vita! Andiamo a trovare noi stessi dentro queste pagine! — E si respira.

L'indomani parmi uno dei capolavori (e sono diversi) della illustre scrittrice lombarda. Si sente ad ogni pagina, l'arte squisita che ha dettate le non dimenticabili di *Teresa* e di *Lydia*.

Marta, la protagonista del Romanzo, è una delle figure più appassionatamente e dolorosamente vive uscite dal fervido cervello di Neera. La quale pare si sia prefissa uno scopo sacro: quello di additare agli uomini increduli le creature ideali che, pure ci sono. Marta è la sposa giovine, bella, buona, ingenua che sogna il suo amore come potrebbero darglielo gli angeli: e va verso l'indomani, sorpresa, non sprezzata dalla cruda realtà che continuamente le dimostra essere invece gli uomini, specie nell'amore, tutt'altra cosa che non gli ufficialetti aviatori del paradiso. Una creatura che, malgrado i tempi evoluti, ognuno di noi (spesso nella cerchia della sua stessa famiglia) può aver conosciuto e conoscere: perchè, se è vero che si estende oggi il tipo della donna emancipata, non è men vero che, nelle famiglie, si perpetua il tipo della donna nata per essere compagna sommessa dell'uomo: e questo sogno, tutto femineo, dell'amore fatto di assoluta reciproca dedizione fino alla morte, è antico quanto il mondo e non svanirà mai. Perciò il libro di Neera, più che scritto, parlato con uno stile semplice e profondo come quello degli oracoli di Cuma, esercitò sempre un fascino speciale sul sesso gentile ed ancor oggi troverà le lettrici entusiastiche che ne comprenderanno tutta la soave bellezza e la potenza confortatrice. A noi uomini, naturalmente, una donna del tipo di Marta, quanto più piace per la significazione ideale, altrettanto sembra eccessivamente morbosa nella sua applicazione alla vita reale. Di questa pasta si fanno le gelose classiche della commedia e della tragedia umana. Alla larga! vien voglia di gridare. Ma Neera sa quello che ha scritto. La sua fu ed è sempre grande arte perchè è, in fondo, arte di simbolo. E' un altro frammento di questa atroce miseria umana ch'essa ha voluto fermare nel lucido raggio de' suoi occhi esperti come quelli delle Aquile. *Si vive per amare, si ama per morire.* Facciamoci alla scuola della pazienza se non vogliamo gettarci dal quinto piano. *L'indomani* è il tramonto, per tutti, uomini e donne, con la sua gioia, con la sua gloria color del sangue quieto.

Paolo Buzzi.

Prezzo del presente fascicolo triplo: Lire 3.-

V.me Année — **POESIA** — V.me Année

Organe du FUTURISME

A PUBLIÉ DES VERS INÉDITS DES PLUS GRANDS POÈTES CONTEMPORAINS.

Mistral, Paul Adam, Henri de Régnier, Catulle Mendès, Gustave Kahn, Vielé-Griffin, Verhaeren, Francis Jammes, Mauclair, Jules Bois, Stuart Merrill, Paul Fort, Rachilde, La Comtesse de Noailles, Jane Catulle Mendès, Hélène Picard, H. Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, Pascoli, Marradi, Bracco, Butti, D. Angeli, Colautti, Silvio Benco, Elda Gianelli, A. Baccelli, Ada Negri, G. P. Lucini, D. Tumiati, G. Lipparini, Cavacchioli, De Maria, Buzzi, Govoni, etc.

Swinburne, Symons, Yeats, Fred. Bowles, Douglas Goldring, Smara, Alexandre Macedonski, Dehmel, Arno Holz, Valère Brussov, Salvador Rueda, F. Marquina, A. Gonzales-Blanco, Santiago Arguëllo, etc.

TIRAGE DE CE NUMÉRO

40.000 exemplaires

... ma POLIGRAFIA ITALIANA Via Stella 9 MILANO - 2662 — BORGHI LUIGI gerente responsabile